MÉLANGES HISTORIQUES

(Droits réservés, Canada, 1924)

Imprimerie Adj. Menard,
133, rue Saint-Laurent,
MONTREAL.

VOLUME 12

Mélanges Historiques

Études éparses et inédites

DE

BENJAMIN SULTE

Compilées, annotées et publiées par

GÉRARD MALCHELOSSE

G. DUCHARME
Libraire-Editeur
133, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

1924

ES Mélanges historiques *sont mis au point et doivent être regardés comme définitifs ; par conséquent nous déclarons erroné tout ce qui, dans nos écrits épars ou nos brochures antérieures, n'est pas d'accord avec la présente publication.*

B. S.

Préface

Le volume que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs de Benjamin Sulte contient deux études fort différentes, mais qui ont place cependant dans la collection des Mélanges historiques. *Elles ont pour titres respectifs: Joseph Montferrand, l'athlète canadien, et l'Histoire du jeu des échecs.*

La première de ces études date de 1883. Quelques passages de la brochure publiée par Benjamin Sulte en 1884 renferment des erreurs que l'auteur lui-même a corrigées depuis. Ses articles dans la Vallée de l'Ottawa, *en 1893, son étude dans* l'Almanach du Peuple *de 1896, et les éditions populaires subséquentes de la librairie Beauchemin, depuis 1899, contiennent également ces erreurs. C'est donc avec un ferme espoir d'être utile que nous en donnons une nouvelle édition corrigée et mise au point. Nous y avons ajouté de nouveaux renseignements sur les Montferrand qui, croyons-nous, ne sont pas inutiles ici.*

De tous les ouvrages de Benjamin Sulte, celui qui traite de Joseph Montferrand a été le plus lu et il le sera toujours. Le nombre d'éditions imprimées par la librairie Beauchemin est considérable. Ce succès est dû au fait que le biographié a connu une notoriété extraordinaire; car, comme l'a dit M. Massicotte,

"Joseph Montferrand a dominé ses émules par son énergie, son intelligence, son agilité, sa puissance musculaire et son prestige incontesté. Cet homme, auquel l'antiquité aurait élevé une statue, est notre athlète national par excellence."

"On ne se fait pas d'idée, ajoute M. Massicotte, de tout ce qui s'est raconté sur ce personnage, car, de son adolescence à sa mort, il a rempli le Canada du bruit de ses exploits et ceux-ci sont innombrables. Benjamin Sulte a recueilli les plus saillants; il en a fait une monographie curieuse, devenue avec l'Histoire du Juif Errant, le Siège de la Rochelle *et* les Mille et une Nuits, *un de ces ouvrages populaires qu'on rencontre partout. A.-N. Montpetit a aussi raconté quelques prouesses, puis des contemporains de Montferrand ont parfois confié aux journaux des faits qui avaient échappé aux deux auteurs cités, en sorte qu'il faudrait un volume maintenant pour toutes les colliger... Si grande a été sa réputation, si admirés ont été ses exploits que le théâtre et l'Histoire ont été forcés de l'accueillir. M. Louis Guyon en a fait le héros d'un drame qui attire la foule chaque fois qu'il est à l'affiche; dans le peuple, son nom reste proverbial. Quel est le secret de cette popularité exceptionnelle ? C'est que Montferrand est venu à son heure, qu'il a donné confiance aux nôtres et qu'il a relevé leur fierté à une période critique de leur existence. Le verdict populaire est juste."* [1]

Ce douzième volume de Benjamin Sulte se termine par une monographie intéressante du jeu des échecs, à laquelle nous ajoutons quelques notes sur les champions au Canada par M. O. Trempe, le dévoué propagandiste du jeu pour ses compatriotes.

Gérard MALCHELOSSE.

---

1. Les Athlètes canadiens-français.

Jos. Montferrand

Après la signature de la capitulation de Montréal, le 8 septembre 1760, les troupes françaises furent embarquées pour retourner dans leur patrie, mais les soldats qui optèrent en faveur de la colonie eurent la permission d'y demeurer.[1] Un soldat de l'armée de Lévis, nommé François Favre[2] dit Montferrand, né en 1715, fils de Blaise Favre et de Jeanne Isabelle, du lieu appelé Montferrand, dans le diocèse de Lannoy, en Flandre, se fixa d'abord à l'île Dupas, puis il vint à Montréal où il ouvrit une salle d'escrime qui fut bientôt très fréquentée. La taille imposante, la force herculéenne, l'intrépidité et l'adresse de ce maître d'armes le mirent en réputation et attirèrent la clientèle. La légende rapporte que, le 1 janvier 1776, célébrant le jour de l'An, en nombreuse compagnie, à l'*Hôtel des Trois-Rois,* où étaient plusieurs soldats américains, il s'éleva une querelle entre lui et des convives. Les épées sortirent du fourreau. On était encore si près de la guerre de Sept Ans que la rapière et le fleuret français étaient bien portés. Les militaires anglais

1. Jean Sulte, sellier de son métier, bisaïeul de Benjamin Sulte, était de ce nombre.

2. On écrivait aussi Fabre.

voulurent contraindre Montferrand à se tenir tranquille. Il les chargea avec fureur et fit maison nette.

François Favre dit Montferrand s'était marié à l'âge de quarante-cinq ans, à Sorel, le 20 octobre 1760, avec Marie-Anne Ethier,[3] née en 1742, fille de Joseph Ethier et de Marie-Josephte Coulon dit Mabriant, et trois de leurs enfants furent baptisés à l'île Dupas: Marie, le 16 août 1762; Geneviève, le 10 décembre 1763, décédée au même endroit le 23 mai 1764; et Marguerite, le 20 février 1765. Leur fils François-Joseph a dû naître aussi à l'île Dupas en 1772, d'après son acte de sépulture.

François Favre dit Montferrand mourut à Montréal le jour de Noël, 25 décembre 1805, à l'âge avancé de quatre-vingt-dix ans. Sa femme, Marie-Anne Ethier, l'avait précédé dans la tombe le 15 juillet 1792, à Montréal, âgée de cinquante ans.

François-Joseph[4] était doué d'une grande force physique. En 1788 il s'engagea à la Compagnie du Nord-Ouest pour ces rudes voyages dont il a été si souvent parlé. Très fort, grand, adroit, souple et brave, il se fit remarquer dans maints combats, et l'on sait que la lutte était chaude entre les compagnies qui se disputaient la traite des fourrures de l'Ouest. Conducteur des flottilles chargées des marchandises pour les pays d'En Haut, ensuite guide ou traiteur de pelleteries, il sut amasser une petite fortune qui lui permit de finir ses jours dans l'aisance. Il avait la renommée de ne reculer devant aucune provocation et de n'avoir

3. Ethier ou Hétu. Mgr Tanguay, *Dictionnaire généalogique*, IV, 1, 15; VI, 76.

4. Il fut appelé François-Joseph, parfois François, comme son père, mais plus souvent Joseph.

jamais été vaincu. Les Français et les Canadiens de Montréal se montraient fiers de lui, comme de son père. Dans ces temps agités, la valeur musculaire jointe à la bravoure étaient généralement prisées.

François-Joseph épousa à Montréal le 7 juin 1802, Marie-Louise Couvret, fille de feu Jean-Baptiste Couvret et de Marguerite Masson.[5] Marie-Louise Couvret avait des muscles et savait s'en servir. On raconte qu'un fier-à-bras qui venait un jour de maltraiter un enfant tomba dans ses mains et reçut une dégelée dont il porta longtemps les marques, notamment à la tête et au cou. Il avait bel et bien perdu connaissance sous les claques de cette femme robuste et pas commode du tout ! Elle mourut vers 1820.

François-Joseph fut voyageur toute sa vie. Il mourut presque subitement à Montréal, le 16 septembre 1808, âgé de trente-six ans, comme il revenait du haut de l'Ottawa. On a mêlé sa réputation avec celle de son fils, Jos. Montferrand, que nous avons connu.

De ce couple de géants naquit à Montréal, le 25 octobre 1802, un fils qui reçut au baptême le nom de Joseph. C'est notre héros. Sa marraine fut Marie-Josephte Favre, ce qui m'a fait croire, autrefois, que de là venait le nom de Montferrand dit Favre qu'on lui donne dans certains actes officiels, mais il n'en est

5. Dans *le Bulletin des recherches historiques*, 1909, p. 158, M. Sulte exprime la possibilité d'un premier mariage avec Geneviève Enaud, dont il aurait eu un fils, Joseph-Galien, né à Saint-Cuthbert en 1787. Ce ne peut être ainsi, car, en 1787, Montferrand n'était âgé que de seize ans. De plus, le 7 juin 1802, à son mariage avec Marie-Louise Couvret, à Montréal, il n'est pas dit qu'il était veuf. Voir aussi ce qu'en dit E.-Z. Massicotte, *le Bulletin des recherches historiques*, 1909, p. 316.

pas ainsi, comme nous l'avons vu précédemment.[6] Il y eut aussi Hélène, née à Montréal le 9 novembre 1804, qui se maria; Louis-Prosper, qu'on nomme Louis tout court par après, né à Montréal le 10 octobre 1806 et mort en 1832; et François-Xavier, né à Montréal le 27 août 1808; ce dernier mourut au même lieu le 25 mars 1811.

La famille Montferrand habitait rue des Allemands, une maison qui a été brûlée au grand feu de 1852, et remplacée par celle qui porte actuellement le numéro 167, avenue Hôtel-de-Ville. Jos. Montferrand a régné sur la rivière Ottawa. Ce que j'en dis n'est pas de la légende.

Une grande douceur de caractère fit d'abord remarquer le jeune Jos. Montferrand parmi les autres enfants. Eloigné des dissipations de son âge, il manifestait de la piété, une profonde modestie, et personne n'eut deviné en lui l'homme de combat qui devait répandre son nom sur tous les points de l'Amérique du Nord.

L'abbé J.-L.-M. Sauvage, du séminaire Saint-Sulpice, qui lui fit faire sa première communion, le citait comme exemple à ses condisciples. Sa mère, très pieuse, lui enseigna le catéchisme; elle sut lui inspirer une foi vive, une grande confiance en Dieu et une profonde vénération pour la Sainte-Vierge.

Dès l'enfance, il connut la force dont il était doué, et, comme il avait en tout un grand sens de la justice et de l'équité, on ne le vit jamais maltraiter ses camarades. D'instinct, il protégeait les petits écoliers

6. On sait que le surnom de Montferrand a été donné d'après la paroisse de Flandre de ce nom, d'où François Favre était venu, vers 1756.

contre les grands et se faisait leur tuteur. Il pouvait prendre pour devise, comme les Salaberry: "Force à superbe; merci à faible."

Un jour qu'il transportait à lui seul une pièce de bois énorme, sa mère lui dit:

— Tu es fort, mais n'en sois point glorieux, ton père était plus fort que toi.

A seize ans, une circonstance fortuite le rendit tout-à-coup fameux dans le quartier. Il travaillait à une excavation, devant la maison de son père. Un nommé Michel Duranleau, fameux *boulé* (bully) traversant la rue en compagnie de deux autres fiers-à-bras très connus dans les élections, mit le pied sur la tête de l'adolescent qui se trouvait au niveau du sol. Cette insolence ne plut pas à Montferrand qui, poussé comme par un ressort, sortit de terre et alla tomber au milieu des trois hommes. Duranleau, qui n'avait pas encore rencontré son maître, fut rossé, avec ses compagnons. Tous trois étaient de la campagne. Les gens du quartier Saint-Laurent considérèrent cette victoire comme un item à leur crédit.

Ce qui étonnait le plus dans cet adolescent, c'était la vivacité et la souplesse de ses allures. Il ne portait pas sur le sol. On l'a vu plus d'une fois s'enlever et marquer du talon de sa botte le plafond des salles (basses, huit pieds environ, comme celles de toutes les demeures de cette époque) où il s'amusait avec ses camarades. Bondir à pieds joints par dessus une table ou une barrière était pour lui un jeu quotidien.

Son caractère était très doux. Ayant conscience de sa force surhumaine et du milieu dans lequel il vivait, il était toujours sur ses gardes et réglait son humeur d'après la justice et le droit. Loyal et honnête,

il s'était acquis la réputation d'un *gentleman.* La famille Montferrand, très rangée, économe et bien notée dans le faubourg Saint-Laurent, élevait ses fils avec tout le soin désirable. Notre héros se ressentit toujours de la sollicitude de ses parents envers lui.

L'art de la boxe est une institution anglaise. L'armée et la marine britanniques ont transporté ce goût sur tous les points du globe. A la fin du dix-huitième siècle et jusque vers 1845, aucun pays ne fut plus anglais que le Canada à cet égard. Notre peuple est l'un des plus vigoureux qui se puisse voir. Lorsque les soldats ou les matelots cherchaient querelle aux habitants, ce qui arrivait continuellement, ils trouvaient à qui parler. On se montrait fier, de part et d'autre, des victoires ainsi remportées.

Les élections se faisaient alors par la violence. Durant des semaines et des mois, les rencontres étaient journalières. Un défi n'attendait pas l'autre. Notre génération n'a pas connu ces temps de trouble, aussi pouvons-nous difficilement nous en faire une idée. Le règne pacifique de la loi nous a habitués au mépris des actes disgracieux qui ne choquaient personne il y a quatre-vingts ans et plus.

La rue des Allemands, lieu de naissance de Montferrand, est en plein milieu du quartier Saint-Laurent où se réunissaient avant 1840 tous les hommes forts de passage à Montréal. Les tavernes y abondaient. Le mélange des nationalités s'ajoutait à la physionomie déjà étrange de ce quartier. Tout voyageur un peu solide tenait à s'y faire connaître, mais on ne se battait bien que sur la grève, au pied de la place Jacques-Cartier. Connu au faubourg Saint-Laurent c'était avoir une réputation qui s'étendait par tout le Canada.

Les habitués de ces tavernes passaient alternativement de la buvette à la salle de boxe, car l'établissement n'eût pas été complet en ce temps-là sans le noble exercice que les Anglais nomment *the manly art.* Plus d'une partie commencée avec les gants rembourrés se terminait, quelques jours après, en présence de la foule convoquée par la rumeur publique, par une rencontre sérieuse à coups de poing.

Les *sportsmen* et les *gentlemen* les plus huppés de la ville, les officiers des troupes, les dames même patronaient ces joutes, ces tournois, ces exhibitions de la force physique. Les rencontres se faisaient suivant les règles. On n'y voyait, dès lors, rien de répugnant. Plus d'une taloche savante a été, dans ce temps, l'objet de commentaires passionnés et l'auteur du coup s'est attiré les louanges et les félicitations de milliers de spectateurs enthousiastes.

La légende qui s'est formée sur notre athlète est fausse en plusieurs endroits. On dit qu'il ignorait l'art de la boxe. Il le connaissait aussi bien que les plus adroits jouteurs. Elevé dans le faubourg Saint-Laurent, à deux pas du *Fort-Tuyau,* du *Coin-Flambant*[7] et de dix salles de gymnase, il les fréquentait habituellement, mais évitait les querelles si communes dans ces réunions. Son éloignement pour les boissons fortes le laissait maître de lui-même et lorsque les têtes s'échauffaient il savait se retirer. Quand son adversaire le serrait de trop près, il levait la jambe et le couchait par terre sans lui faire de mal.

---

7. Dans le *Bon Vieux Temps* d'Hector Berthelot, annoté par E.-Z. Massicotte, on lit, 1ère série, p. 8, que vers 1830 le *Coin-Flambant* était à l'encoignure des rues Lagauchetière et Cadieux (alors Saint-Constant).

Deux boxeurs anglais renommés luttaient un jour, en 1819, sur le Champ de Mars de Montréal, en présence de la foule et d'une partie des troupes de la garnison. On rapporte que le vainqueur fut proclamé champion du Canada et que le meilleur du pays fut appelé séance tenante à lui disputer ce titre. Le sang de Montferrand ne fit qu'un tour. Il ne voulait pas laisser la palme à un Anglais ! Selon la coutume du temps, il s'élança dans le cercle et chanta le coq : cela signifiait qu'il relevait le défi. Les gens du quartier Saint-Laurent battirent des mains ; ils connaissaient l'enfant qui allait se mesurer contre le boxeur anglais. Leur espoir ne fut point trompé. Montferrand ne porta qu'un seul coup de poing, mais si parfaitement appliqué que son adversaire se déclara incapable de lui résister.

Ses bras, sur le vainqueur, dans sa gloire troublé,
Frappent comme un fléau sur la gerbe de blé.

Le lendemain, toute la ville prononçait le nom de Jos. Montferrand. Il avait conquis la faveur populaire ; les *sportsmen* lui pressaient la main et se le présentaient l'un à l'autre avec force compliments. La candeur avec laquelle il recevait les éloges le faisait encore plus remarquer. Sa bonne figure plaisait aux amateurs du grand jeu.

Mais lui, dans son humble condition, ne cherchait qu'à gagner sa vie et à aider sa famille. Ses instincts étaient du côté du travail. Il exerça, pour commencer, l'état de charretier de grosses voitures ; on l'employait surtout à la manoeuvre des articles lourds et difficiles à remuer. Il expédiait avec prestesse la besogne d'un déménagement, on peut le croire !

Sa conduite à l'égard du mulâtre qu'il battit à Kingston révèle son bon coeur. C'était en 1820. Cet homme étranger, professeur de boxe, était le favori de la garnison. Sa renommée s'étendait jusqu'aux Etats-Unis. Les voyageurs canadiens lui parlèrent de Montferrand.

— Je lui offrirai la partie, dit le professeur, à condition qu'il ne fera point usage de ses pieds.

— J'accepte, répondit Montferrand.

Au jour fixé, toute la ville voulut voir le combat. Dès les premières passes, le mulâtre s'emporta et piqua de la tête. Montferrand le menaça de ses pieds s'il rompait les conditions du cartel. Quelques instants plus tard, le mulâtre abaissa les mains et se darda de nouveau la tête en avant. Le Canadien leva le pied et lui fracassa la mâchoire en quatre morceaux.

Il existe plusieurs versions de ce combat contre le mulâtre.[8] C'était dans l'hiver de 1820-21. Montferrand était du nombre des voituriers qui transportaient des marchandises en Haut-Canada en compagnie de Charles et de Joseph Perreault. A Kingston, il rencontrèrent un mulâtre célèbre par ses prouesses au pugilat et se querellèrent. Montferrand barra le chemin au mulâtre pour le punir de son audace, mais un coup de poing qui le lança à dix pieds, lui apprit ce que valait son adversaire. Il y eut cinq reprises en

8. J.-B. Lamontagne, neveu de Montferrand, disait en 1880 qu'il n'en croyait aucune. Cependant tout le monde en parle. On a cru que Montferrand tenait la connaissance de la savate de son père ou de son grand-père; ceci est douteux car ces deux athlètes moururent avant que Montferrand eût atteint l'âge de six ans. Comme le dit E.-Z. Massicotte, Montferrand serait un des précurseurs de la savate et de la boxe française.

règle et ce n'est qu'à la cinquième que Montferrand porta le coup de pied qui lui donna la victoire.

Dix ans plus tard, tous deux se rencontrèrent à Montréal, au marché Molson, plus tard marché Papineau. Le mulâtre n'était pas reconnaissable. Sa maigreur et sa figure affreusement endommagée en faisaient un spectre repoussant.

— J'ai toujours dépéri depuis notre combat, dit-il à Montferrand.

Celui-ci lui prit la main, le consola de son mieux et lui donna dix piastres. Bientôt après, en présence de François Laviolette, il lui remit vingt autres piastres; puis il obtint de le faire entrer à l'hôpital, où il ne tarda pas a mourir.

Voici un autre combat contre un homme de couleur. Ce mulâtre était tambour-major dans une troupe de musiciens ambulants. La rencontre eut lieu, par faveur spéciale, sur le Champ de Mars, à Montréal, alors fermé à la foule. Au premier coup, Montferrand tomba sur une main, mais se releva aussitôt. A la seconde passe il porta au mulâtre un coup dans le côté gauche qui l'abattit et causa sa mort la même journée. La manière dont avait été arrangée cette malheureuse rencontre fut la sauvegarde de Montferrand: on avait compromis tant de personnes dans l'affaire que tout en resta là.

La mère de Montferrand décéda de 1820 à 1822. L'année suivante, celui-ci entra au service de la Compagnie du Nord-Ouest, qui venait de s'amalgamer à la Compagnie de la Baie d'Hudson, sous les ordres de M. Fisher. Dès les premiers jours, un Métis du nom d'Armstrong le provoqua en duel au pistolet, à vingt

pas. Montferrand voulut abréger la distance, mais son adversaire s'y refusa.

— Eh bien ! puisque tu ne veux pas te battre, tu n'en sentiras pas moins la poudre !

Ce disant, il lui mit le pistolet sous le nez et tira en l'air. Puis appliquant sa large main sur l'épaule du pauvre diable, il ajouta :

— A présent, tu vas la danser !

Armstrong s'excusa, à genoux, dit-on. Ce Métis était contremaître d'un chantier, ou servait dans l'ancienne Compagnie de la Baie d'Hudson. Son amusement consistait à aller d'un campement à un autre insulter les hommes et à les appeler en combat singulier. A cause de sa force et de sa méchanceté, on le craignait beaucoup. Montferrand le guérit de ses habitudes.

A l'âge de vingt-cinq ans (1827), Montferrand laissa la Compagnie de la Baie d'Hudson pour entrer au service de Joseph Moore qui exploitait des coupes de bois sur la rivière du Nord, où il fut conducteur en chef pendant deux ans ; alors il passa chez Bowman et McGill, riches marchands de bois. Ce fut son premier voyage en haut de l'Ottawa.

Le commerce de bois prenait des proportions énormes à cette époque. On tirait de l'Ottawa des cages qui descendaient le fleuve et faisaient la fortune des entrepreneurs. Les voyageurs touchaient de gros gages. Les bons hommes étaient recherchés. Leur rendez-vous, à Montréal, se continuait durant tout l'été. Ceux qui avaient fait plusieurs campagnes et qui s'étaient distingués par des actions d'éclat jouissaient d'une notoriété que la jeunesse enviait. L'adresse, le courage et les muscles étaient en grand honneur.

Nombre de Canadiens se trouvaient riches sous ce rapport et ils exploitaient leur fonds avec tout l'entrain que notre race met dans les choses qui lui plaisent.

Un jour qu'il était porteur de plusieurs milliers de piastres destinées à la paie de ses gens, Montferrand fut attaqué, au lac des Sables, par cinq hommes qui voulaient le dévaliser. Malgré leurs bâtons, il assomma trois d'entr'eux et s'empara des deux autres pour les livrer à la justice.

Montferrand mettait de l'ordre partout: dans la bande, souvent indisciplinée, qu'il commandait; dans les affaires de ses patrons et jusque dans les écritures des commis, tant sa mémoire était fidèle.

Le lac des Sables est en haut de la rivière du Lièvre, à trente lieues de Buckingham. Ces terrains avaient été concédés à Philémon Wright vers 1799. En 1818, M. Fisher en acheta une partie pour établir une ferme, qui devint bientôt prospère sous sa direction. En 1830, l'arpenteur Joseph Bouchette constate que M. Bowman y possédait des cultures en bon état, ainsi que des moulins. La Compagnie de la Baie d'Hudson y avait dès lors un poste de traite.

Un parti, mêlé d'Ecossais, d'Irlandais et d'Américains, logeait temporairement chez un Canadien de Buckingham, qui recevait des voyageurs lorsque les hôtelleries étaient pleines. On improvisa une sauterie. Les filles du canton ne demandaient pas mieux. Le plaisir allait bon train lorsque le fils de la maison voulut prendre part à la danse. Les *shiners* le repoussèrent avec des moqueries en disant qu'un Canadien était de trop en ce moment. Cette insulte courut le village comme une traînée de poudre. Montferrand en eut connaissance et il partit seul pour régler l'af-

faire. Entrant dans le bal sans se faire annoncer, il étendit la main sur le violon et le broya. Ensuite, s'adressant à la société :

— Tout le monde dehors !

Vous comprenez le reste :
Sur cet ordre un peu leste
Chacun s'en fut coucher.

Trois qualités physiques faisaient de Montferrand un homme redoutable : les bras longs et forts, la jambe qu'il maniait comme un fouet, et la souplesse incroyable de tout son corps. Ajoutons à cela un sang-froid qui rendait son courage effrayant. Le plus souvent, il se battait à la négligence, mais dans les cas de légitime défense, il déployait tous ses moyens. C'était alors un lutteur homérique. Rien ne l'arrêtait et tout pliait devant son audace. Il semblait avoir un souverain mépris du nombre de ses adversaires, peut-être d'après ce calcul qui consiste à frapper un grand coup sur deux ou trois hommes et à terrifier ainsi toute la bande.

Son frère Louis, plus jeune et un peu moins fort que lui, l'accompagna dans bien des courses. C'était aussi un homme d'ordre. Tous deux, après avoir beaucoup travaillé, rudoyé leurs corps et couru des dangers sans nombre, ont laissé une jolie fortune à leur famille. On raconte de Louis qu'il bûchait cinq cordes de bois durant une courte journée d'hiver et les cordait avant l'arrivée de la nuit. Ses bourgeois lui donnaient toujours double salaire. Lui et son frère mesuraient six pieds trois pouces et trois quarts de hauteur. Louis ne possédait pas l'agilité de son frère. A la bataille, il était maladroit. Quelques-uns pensaient qu'il valait Jos, tant sa force et sa bravoure étaient incontestables.

Un nommé Berlinguet annonçait depuis quelque temps qu'il battrait Montferrand à la première rencontre. Les cages de l'Ottawa étant arrêtées à l'Abord-à-Plouffe et Berlinguet, sachant que Jos. avait pris les devants pour se rendre à Montréal, s'adressa à Louis, l'injuria et finit par le souffleter. A la grande surprise des assistants, Louis ne tira point vengeance de l'insulte. Mais un nommé Toutou Marsolais, de Montréal, très vaillant lui-même, sauta dans une voiture et alla conter l'affaire à Jos. On voit d'ici le poil du grand frère ! En deux temps, il fut à l'Abord-à-Plouffe, mais Berlinguet avait disparu. Bientôt après, rendez-vous fut pris à Montréal, par l'entremise de témoins. Berlinguet refusa de s'y rendre. Jos. alla le chercher. Sur le terrain, il s'avoua incapable de soutenir le défi.

— Il n'y a donc pas un homme sur la terre pour faire face à Montferrand, s'écria Joseph.

— Je le crois bien, vous ne craignez ni Dieu ni diable, répondit Berlinguet.

— Je crains Dieu ; quant au diable, habillez-le en homme ou amenez-le moi dans son costume naturel et je l'étranglerai !

De père en fils, les Montferrand sont charitables. Lorsqu'un pauvre charretier perdait son cheval, les deux frères, Jos. et Louis, allaient par les maisons quêter l'argent nécessaire pour lui acheter une autre bête. Les veuves et les enfants tombés dans la misère trouvaient en eux des protecteurs d'autant plus écoutés qu'ils étaient du peuple, connaissaient toute la ville et étaient estimés dans tous les rangs de la société.

Louis est mort du choléra, à Montréal, en 1832, âgé de vingt-cinq ans. Il n'était pas marié.

Au printemps de 1828, à Montréal, un major du nom de Jones, appartenant à l'armée anglaise, passait pour être un pugiliste invincible. Il affectait un profond mépris des Canadiens. Un jour, dans une buvette de la Place d'Armes, il vit entrer Montferrand et se moqua de lui. Dix minutes après les deux hommes se mesuraient dans la cour de l'établissement. A chaque coup appliqué d'une main sûre, Montferrand lui disait:

— Insulterez-vous encore les Canadiens !

Le major capitula, tout grand boxeur qu'il était.

En 1828, à Québec, Montferrand pensionnait à l'*Hôtel de Québec,* tenu par un nommé Beaulieu. Les frères McDonell, commis de Bowman et McGill, donnaient un bal aux voyageurs. Les officiers d'un navire anglais s'avisèrent de troubler la fête. Ils cherchaient à se mesurer contre les plus vaillants et menaçaient de tout briser dans l'hôtel. C'était la mode du temps. Les McDonell appelèrent au secours; Montferrand descendit de sa chambre. Il tenta d'abord de faire sentir sa force aux intrus, mais ceux-ci s'armèrent de garcettes; alors le véritable bal commença ! Montferrand ne manqua pas un seul officier: il les laissa tous aux mains des médecins. La chose fit grand bruit par la ville. Les *sportsmen* accoururent le lendemain; ils venaient des navires en rade et principalement de la garnison. Montferrand ne pouvait suffire à répondre aux éloges dont on l'accablait et aux attentions que lui témoignaient ces visiteurs enthousiasmés.

— Nous avons parmi nous, dit un capitaine, le champion de la marine anglaise: il est de votre force et serait heureux de voir ce que peut faire contre lui un Canadien.

Le mot n'était pas lâché que Montferrand avait dit: j'accepte ! Son patriotisme n'hésitait jamais, quoiqu'il aimât médiocrement la bataille pour elle-même.

Le rendez-vous était sur le quai de la Reine. Un trait qui peint bien les moeurs du temps, c'est que, outre la population accourue en foule, il y avait beaucoup de dames et les soldats de la garnison formaient la chaîne pour contenir les deux mille spectateurs de cette scène. De nombreux paris étaient engagés. Montferrand ignorait cette circonstance. Le champion anglais était un colosse de six pieds quatre pouces de haut. Son torse et ses bras nus étaient couverts de poils. Son apparence en imposait aux plus braves, si bien que Montferrand se crut perdu. Une faiblesse générale s'empara de ses membres. Il ne savait comment se tourner. Tout-à-coup, la musique du régiment se fit entendre. Elle eut un effet magique sur notre héros. Il entra dans le cercle et se mit en garde. L'Anglais porta un coup habile, qu'il croyait irrésistible, mais qui fut paré. On applaudit. Aussitôt la confiance des parieurs se tourna du côté de Montferrand. Celui-ci redoutait maintenant plus la science que la vigueur de son adversaire, et comptait le fatiguer, grâce à l'inépuisable force dont il se sentait lui-même possesseur. A la douzième reprise, l'étranger donna des signes de faiblesse, et à partir de ce moment les chances parurent en faveur du Canadien. A la seizième reprise, une feinte habile permit au marin anglais de frapper à la tête, près de l'oreille, endroit sensible à l'excès, mais au début de la dix-septième reprise Montferrand para des deux bras à la fois et détacha deux coups de poing qui atteignirent son

adversaire en pleines côtes le mettant hors de combat.

Le capitaine, suivi de nombreux personnages, amateurs de ces jeux barbares, donna force poignées de mains à Montferrand et déposa devant lui deux mille piastres, formant la part de bénéfice du vainqueur.

— Je veux bien, dit Montferrand, garder le titre de champion des cinq parties du monde que vous me décernez; quant à l'argent, donnez-le au pauvre diable que j'ai brossé, il en aura plus besoin que moi pour se faire raccommoder la carcasse. Je ne me bats ni pour or ni pour argent.

— Alors venez avec moi, je vous ferai voyager autour du monde et vous traiterai en bon ami. Pour commencer, allons dîner.

— J'irai dîner avec vous à bord, mais nous n'irons pas plus loin ensemble. Si vous saviez combien je ne suis pas attaché à l'argent, et combien il m'en coûterait de partir de mon pays !

A ceux qui lui offraient un jour mille piastres, la veille d'une élection, il fit cette réponse:

— Si c'est pour mon parti, pas d'argent. Si c'est contre mon parti, tout l'or de la terre ne m'achèterait pas.

Bill Collins avait la réputation d'être l'un des plus adroits boxeurs de Montréal et le plus souple de tous ceux qui se servaient du pied et du poing. Sa coutume était de parcourir le faubourg Saint-Laurent, la menace à la bouche, désignant d'avance ses victimes. Il chantait le coq à tout propos. Un ami de Montferrand, appelé Etienne Lavictoire, tenait une auberge; il se concerta avec Edouard Perreault et Louis Picard, deux autres familiers de Montferrand, et ils invitèrent celui-

ci à rencontrer Collins chez eux pour une lutte courtoise. Montferrand vit, en entrant, un grand feu qui flambait dans la cheminée, et à l'autre extrémité de la pièce, une buvette. On servit une ronde. Collins, caché sous le comptoir, se montra soudain et brisa le verre dans lequel Montferrand buvait. Ce fut un éclair. Montferrand se pencha par dessus le comptoir, saisit Collins aux deux flancs et le lança dans la cheminée, où il eût grillé jusqu'aux os sans l'aide que lui portèrent les assistants. Il ne demanda pas son reste. Cela mit fin aux fanfaronnades de plusieurs fiers-à-bras qui imitaient Collins.

Pourtant, les amis de Collins intervinrent et une rencontre sur la grève fut décidée. C'était en 1830. A la première passe, Montferrand appliqua un vigoureux coup de poing sur l'oreille de Collins et on crut le malheureux assommé pour jamais. Il se rétablit cependant. En 1832, le choléra lui valut la chance d'être compté un instant pour mort. Avant que de parvenir à la Pointe à Callières (aujourd'hui place de la Douane, près du carré Youville), où l'on jetait, dans une fosse commune creusée à cet effet, les cholériques que l'on ramassait sur la route, ce grand tapageur sauta à bas de la voiture et fit un pied-de-nez au charretier, qui resta tout stupéfait de voir Collins se sauver sans même lui payer sa promenade. Le cahotage du véhicule avait dégrisé notre homme.[8] C'était un Métis.

8. Le choléra asiatique de 1832 commença ses ravages dans les premiers jours de juin, suivant le *Bon Vieux Temps*, 1ère série, p. 67, et Bill Collins fut tué par Antoine Voyer le 1 mai. Il nous a été impossible de contrôler le texte de M. Sulte. Cependant, il se pourrait que Collins ait été une victime manquée isolée, avant le 1 mai, car il y eut vraisemblablement des cholériques avant le mois de juin.

Il fut tué par Antoine Voyer, le 1 mai 1832, au cours d'une bagarre.

Parvenu au plein développement de sa croissance, Montferrand était très bien proportionné et d'un port imposant. Ses bras, longs et nerveux, descendaient presque jusqu'aux genoux les doigts étendus, avantage précieux qui lui permettait de tenir un antagoniste à distance. D'ailleurs, ses bras étaient pour la force et la vigueur hors de comparaison avec ceux d'aucun homme.

Un jour il hâla par la chaîne une chaloupe qui flottait derrière un bâtiment et l'embarqua. Il fallut cinq hommes pour la remettre à l'eau.

Un champ de combat, vaste et curieux à étudier, c'était la vallée de l'Ottawa, de 1806[9] à 1850. Montferrand l'a parcouru en dominateur et son histoire est intimement liée à cette région du pays. De Montréal à Hull, distance de plus de quarante lieues, les habitations étaient clairsemées. Le commerce de bois attirait des Canadiens et des Irlandais, ces derniers, orangistes pour la plupart et ennemis jurés de tous ceux qui parlaient français[10] ou appartenaient à la religion catholique. Sur cette longue ligne de communication, point de loi, dans les premiers temps, nulle police, aucun recours à la justice des tribunaux. Le droit du plus fort prévalait partout. Aussi choisissait-on les voyageurs parmi les plus robustes; le chef de chaque escouade ou bande était de préférence un

9. Le premier radeau de bois flotté descendit l'Ottawa en 1806.

10. Plusieurs anciens résidents de Bytown (aujourd'hui Ottawa) assurent que la rivalité était beaucoup plus nationale que religieuse et que les Irlandais catholiques se joignaient assez fréquemment aux orangistes contre nous.

maître homme qui avait fait ses preuves. Montferrand se voyait, à vingt ans, tout désigné pour de telles fonctions. Guide de cage, contremaître de chantier, il déployait, à part ses qualités d'athlète, un jugement sain, un esprit pratique et une entente des affaires de sa profession qui le rendaient précieux à ses patrons. L'estime dont il jouissait le faisait autant rechercher que ses prouesses lui attiraient d'offres de gros salaires. En peu d'années il devint le protecteur attitré des Canadiens de l'Ottawa. Si une bande de ses compatriotes subissait une défaite, c'était à lui de prendre la revanche. Il a parfois combiné des plans pour surprendre les orangistes, qui feraient honneur à un général d'armée. Les meilleurs chefs canadiens se plaçaient d'un commun accord, avec leurs hommes, sous ses ordres, dans ces occasions. Le va-et-vient des travailleurs engagés par les diverses maisons de commerce qui opéraient dans ces territoires, nécessitait une stratégie et des calculs multiples afin d'éviter le danger des surprises. Le parti le plus faible était traité sans merci dans ces engagements féroces où succombaient toujours quelques hommes. Les orangistes prenaient eux-mêmes le nom de *shiners,* une expression que personne n'a pu nous expliquer, les *shiners*: ceux qui brillent par leurs exploits: "We are the shiners of the Ottawa", disaient-ils, nous sommes les radieux vainqueurs de ce pays. Nos gens prononçaient chêneurs ou chaîneurs, pour *shiners,* ce qui n'a plus le même sens; chêneurs à cause des guet-apens qu'ils dressaient aux abords du pont de chêne, de Hull à Bytown, dit-on, et chaîneurs parce que la plupart de ces massacreurs avaient été employés par les arpenteurs du gouvernement. Les anciens résidents d'Ot-

tawa ne tarissent pas dans le récit des horreurs commises par les *shiners*. Il y aurait une longue étude à faire sur ce sujet. Brûler une maison, emplumer hommes et femmes, briser les meubles, disperser les funérailles, troubler le service divin, bâtonner les passants, tout cela entrait dans le programme des *shiners*. Chacun de ces méfaits provoquait des représailles. La guerre subsistait en permanence. Le Bytown canadien frémit encore au souvenir de ces jours d'oppression.

La petite ville d'Ottawa jouissait donc alors d'une renommée déplorable. Tout le Canada la regardait en effet comme un coupe-gorge. C'est que les *shiners* y régnaient en maîtres. Ces hommes dangereux étaient des nouveaux venus dans le pays; tous avaient la haine du français. Ils traquaient les Canadiens dans les bois, sur les rivières, en pleine ville et les assassinaient sans merci. Catholiques et orangistes de langue anglaise se donnaient la main contre nous. Les Canadiens en étaient rendus à inhumer leurs morts en cachette, la nuit, parce que les convois étaient attaqués et dispersés dès que les *shiners* en avaient connaissance.

Martin Hennessay, contremaître d'une compagnie de marchands de bois, rivale de Bowman et McGill que Montferrand représentait dans le haut de l'Ottawa, avait composé une chanson pour célébrer ses exploits. Chaque fort-à-bras qu'il démolissait ajoutait un couplet à cette kyrielle déjà longue. N'ayant jamais vu Montferrand, il lui prit fantaisie de rimer à son sujet une strophe finale, à peu près dans ces termes:

Et Montferrand, au pied léger,
Aura de mes nouvelles.
Il ne pourra pas s'en sauver :
Je le cherche et l'appelle !

A quelque temps de là, Montferrand eut occasion d'entrer dans une cambuse ou chantier tenu par un Irlandais, près du village de Buckingham, et se trouva en présence d'une vingtaine de *shiners*, parmi lesquels Hennessay, qui se fit connaître.

Une autre version rapporte que M. Bowman avait fait cadeau à Montferrand d'un chapeau de castor et que, en le voyant passer avec cette coiffure, on l'interpella amicalement sous prétexte de "mouiller" l'article. Ces hommes avaient déjà bu passablement. Après quelques nouvelles rondes, la plupart se trouvaient gris. Hennessay avait l'ivresse désagréable. Se levant tout-à-coup il enfonça le chapeau de Montferrand sur les yeux de celui-ci en disant quelques mots de provocation. Montferrand, toujours sur la réserve, ne s'était pas laissé griser; d'ailleurs, buvant à de rares intervalles, une fois par mois à peine, et avec mesure, il résistait admirablement à l'effet de la boisson.

— Pourquoi donc te présentes-tu aujourd'hui que je suis seul? dit Montferrand. Quand mes hommes sont avec moi, on te voit passer au large.

— Je ne me sens pas en sûreté parmi les tiens.

— Moi, c'est différent, j'accepte ton défi au milieu de tes gens. Tu veux m'intimider ! Ta chanson insulte les Canadiens: c'est à la canadienne que je vais t'étriller. En garde !

Sur ces paroles, quelques hommes fermèrent la porte et se tinrent tout auprès pour empêcher les combattants de sortir.

— Tu veux donc mourir ici, maître fourbe, demanda Montferrand. C'est un piège que tu m'as tendu !

Mais Hennessay frappait déjà. Dans cette chambre remplie de monde et toute basse, il fallait mesurer ses mouvements. Lorsque Montferrand inclinait à gauche ou à droite ou rompait, les hommes de Hennessay le repoussaient à coups de pieds avec tant de vigueur qu'il en a gardé les traces douloureuses le reste de sa vie. C'est alors que, voyant la situation se compliquer, il déclara qu'il allait se servir de ses pieds et mettre à mort toute la bande. La porte s'ouvrit. On était à la dixième reprise. Hennessay désirait reprendre haleine. Montferrand se plaça dans un espace libre et chanta le couplet le plus agressif de la chanson de son adversaire. Ceci ranima Hennessay, mais à la quinzième reprise il faiblissait visiblement. Montferrand chanta alors :

Un Canadien n'est pas léger,
Sachez-en la nouvelle.
Tu ne pourras pas t'en sauver :
Je viens quand on m'appelle !

Et s'adressant à toute la bande:

— Le meilleur d'entre vous, à présent !

Hennessay réclama le droit de répondre encore une fois. Montferrand para deux ou trois attaques puis tout-à-coup abaissant son poing sur la figure du téméraire il l'écrasa comme une pomme cuite. Hennessay ne provoqua plus les Canadiens après cela. Il fut tué d'un coup de pistolet dans une bagarre, plusieurs années plus tard.

Bytown dut son nom au colonel John By qui, à la tête d'un détachement des ingénieurs des troupes, construisit le canal Rideau, terminé en 1832. Quelques maisonnettes, placées aux Chaudières, d'autres à l'entrée du canal et d'autres encore près la chute du

Rideau, furent les commencements de la ville. Le commerce de bois, la navigation du canal et la traite des fourrures l'alimentèrent à partir de 1830. Les forestiers répandus dès lors à de grandes distances dans le haut de l'Ottawa, faisaient de Bytown leur quartier-général. Les bateaux-à-vapeur remontaient jusque-là.

Pour se rendre de Hull à Bytown il fallait traverser un pont autrefois construit de cordes, plus tard de chêne, ensuite de fer, maintenant de fer et de bois. A cause du gouffre de la Chaudière, la navigation est interrompue en cet endroit. Ce fut le théâtre des meilleurs coups de Montferrand. Le droit de passage ne s'obtenait bien souvent qu'en livrant bataille. J'écris en ce moment, les yeux fixés sur ce paysage où circule toute une population paisible, et j'ai peine à me figurer les combats dont je parle, tant les choses paraissent changées.

On raconte qu'un jour, en 1829, plus de cent cinquante *shiners* s'étaient mis en embuscade, du côté de Hull,[11] à l'extrémité du pont, qui est suspendu sur la décharge de la cataracte. Montferrand, qui avait conçu des soupçons, demanda à une femme dont l'échoppe se trouvait, comme à présent, à la tête du pont, côté de Bytown, s'il y avait du monde dans le voisinage, et sur sa réponse négative, il partit seul pour traverser.[12] A peine rendu au milieu du trajet, l'en-

11. Hull, établi en 1800, était un fort village.

12. M. Sulte doit presque tout ce récit à Moïse Bastien, ancien sergent de police à Montréal, lequel se disait avoir été l'un des témoins de la scène. M. Bastien était au service de Montferrand. Comme il n'est né qu'en 1827, si le combat a eu véritablement lieu en 1829, il n'a pas pu en être témoin.

D'après l'auteur et l'annotateur du *Bon Vieux Temps*, 2e série, p. 43-44, c'est vers 1835 seulement que se forma la ligue des *Shiners*.

nemi se précipita au devant de lui. Il voulut fuir, mais la femme avait refermé la porte du pont. Les *shiners* brandissaient des gourdins et proféraient des menaces en s'excitant les uns les autres. Montferrand fit quelques enjambées rapides pour se rapprocher des agresseurs; ceux-ci s'arrêtèrent un instant, mais l'un d'eux, plus exposé, tomba aux mains du Canadien, qui le saisit par les pieds et s'en fit une massue avec laquelle il coucha par terre le premier rang; puis ramassant ces malheureux comme des poupées, il les lança, à droite et à gauche, dans les bouillons blancs de la rivière. Au moment de l'attaque, Montferrand avait invoqué la Sainte-Vierge et fait le signe de la croix. L'un des *shiners* culbutés se releva sur un genou et au moment où la formidable poigne du géant allait lui faire subir le sort des autres, il décrivit sur sa personne avec un air suppliant, le signe de la croix. "Passe derrière", lui dit Montferrand qui, sans tarder, bondit de nouveau en avant et recommença à abattre des hommes. La bande plia et se mit à courir, mais en même temps, Montferrand se sentit atteint derrière la tête par un coup de pierre ou de bâton.[13] Il se retourna et, rabattant son poing sur la poitrine du traître (l'homme au signe de croix), il l'étendit raide à ses pieds, puis, le saisissant par le milieu du corps, le lança dans le gouffre. La scène était horrible. Le sang coulait du parapet dans la rivière. Une foule de gens, rassemblés sur le rivage de Hull, regardaient détaler les *shiners* qui s'enfuyaient par la route

13. Le fils de Montferrand a porté, dès sa naissance, sur le derrière de la tête, une marque semblable à celle qu'avait son père après cet accident.

d'Aylmer. Montferrand venait de passer le pont comme il passait partout: en vainqueur.

L'anecdote suivante paraît se rapporter à 1830. Peu de temps après la bataille du pont de Hull, Montferrand arrimait une cage de bois en grume au pied des glissoires de la Chaudière. Un jeune homme, natif de l'Epiphanie, âgé de vingt-deux ans, lui demanda de l'ouvrage.

— J'ai tout mon monde, lui dit Montferrand, mais voici un billet qui vous recommande à mon ami Cardinal. Vous feriez bien de mettre dans votre poche le bouquet que vous portez au chapeau, car malgré votre stature et votre force, les *shiners* ne vous laisseront point passer.

— Je me moque d'eux, répondit le jeune homme.

Les anciens de Bytown assurent que l'on peut compter par douzaine les victimes des deux nationalités qui ont fait le saut du pont de Hull. A tour de rôle les partis s'adonnaient à ce genre de vengeance.

— Monsieur Jos, s'écria l'un des cageurs de Montferrand, voyez donc la coiffure du jeune homme de tout à l'heure !

En effet, le chapeau descendait le courant. Plus loin dans les remous, se débattait l'infortuné Canadien. Sauter dans une embarcation et pousser vers le lieu du péril fut pour Montferrand l'affaire d'un instant. Mais en saisissant le canot, le jeune homme le fit chavirer. Montferrand et lui se débattirent au fond de la rivière pour reparaître à vingt pieds de là. Cet endroit est des plus dangereux. Chaque année des imprudents s'y noient, à la vue des promeneurs qui visitent le parlement. Après une lutte assez prolongée, passant de tourniquet en tourniquet, Montferrand saisit un

cable qu'on lui jeta et atteignit terre emportant le jeune homme évanoui.

— Que le bon Dieu soit béni ! s'écria-t-il, celui-ci est le onzième que je tire de la rivière.

Moïse Bastien m'a cité une anecdote qui donne une idée de la force prodigieuse de Montferrand. "Un jour, dit-il, que nous descendions une cage de madriers sur la Lièvre, notre cage se trouva embarrassée dans un petit bateau à demi couché sur le bord de la rivière. Nous nous mîmes alors en frais de le canter afin de pouvoir mieux passer la cage, mais ce fut en vain, personne ne put venir à bout de cette épave.

—"Allons, allons, tonna tout-à-coup Montferrand, quand même ça serait-il rien que pour me donner la faim, je vais vous montrer, tas de paresseux, comment on cante un bateau.

"Et, ordonnant à une cinquantaine d'hommes d'équipe de sauter dans la barque, il renversa d'un vigoureux coup d'épaule le bateau et son équipage improvisé. Du coup, nous crûmes que Jos. s'était crevé pour la vie; mais il ne s'en porta pas plus mal pour cela. Une autre fois, j'ai vu Montferrand à Pointe-Fortune, près Carillon, d'un coup de poing passer un Anglais à travers un carreau de fenêtre. Les amis de l'étranger qui avaient osé au commencement de la querelle prendre fait et cause pour l'adversaire de Jos. crurent, après ce fameux coup de poing, qu'il était plus prudent de déguerpir, ce qu'ils firent sans hésiter."[14]

Vers 1835, un missionnaire catholique remontait l'Ottawa en canot d'écorce. Au moment d'aborder à Hull une nuée d'orangistes aperçurent sa soutane et

14. Cité dans E.-Z. Massicotte, *les Athlètes canadiens-français*, p. 87.

accoururent sur la rive en hurlant pour lui faire une chaude réception. Effrayé, le Père ordonna à ses conducteurs de rebrousser chemin et d'aller atterrir plus bas. Mais Montferrand, qui était de l'escorte, s'y refusa.

— Non, mon Père, dit-il. Nous allons débarquer ici. N'ayez crainte, je vous ferai de la place et, s'il le faut, je balaye tout le village.

On aborde au milieu d'un charivari sans nom. Montferrand, qui ramait tête basse, saute à terre avant d'être reconnu, trébuche et tombe presque aux pieds du chef des *shiners*. A l'instant même l'orangiste est empoigné par les deux jambes, tournoie dans l'espace et s'en va plonger, tête baissée, au fond de l'eau. Un second, puis un troisième subissent le même sort, pendant que le reste de la bande détale en désordre.

J'ai été plus embarrassé dans ce travail par l'incertitude des dates et l'abondance des faits que par l'esprit du doute. Montferrand est entré dans l'imagination populaire. Ses exploits ne souffrent point contradiction. Reste à savoir où, quand et de quelle façon telle ou telle chose qui le concerne a eu lieu. Et puis, comme le dit un proverbe: on ne prête qu'aux riches — et que ne lui a-t-on pas prêté ! Son père et son grand-père, personnages célèbres en leur temps, se sont en quelque sorte fondus dans sa légende, si bien que jamais à présent on ne parle de ces deux athlètes: tout est mis au compte du Montferrand que nous avons connu.

La beauté de sa figure, l'aimable expression de ses traits, la grâce de toute sa personne, la jovialité de sa conversation en faisaient l'un des hommes les plus captivants et les plus polis de l'époque, mais il parlait

toujours avec hauteur et mépris de ceux qui tentaient de se faire une renommée par des bravades. "Bon à rien", "cabochon", "morveux", "serre-le-grain", "punaise de bois", "enfant de quatre sous", telles étaient les expressions qu'il employait pour les désigner. J'en passe, et des plus énergiques !

Avec ses grands yeux bleus, ses cheveux blonds foncés, son teint clair, ses joues rosées, quand il entrait dans un bal, on ne voyait plus que lui. Danseur incomparable, un peu poseur comme tous les beaux garçons, il enlevait les suffrages. A table, gaieté et politesse, à la mode des anciens seigneurs. Il n'y a eu qu'une voix parmi ses contemporains pour chanter ses louanges et exprimer leur admiration à son égard.

> Pouffant de rire à voir couler sa vie
> Comme le vin d'un tonneau défoncé.

le voilà bien fidèlement décrit par le chansonnier. Amour ! tu perdis Troie. Amour ! tu fis le malheur de Samson. Amour ! si l'on instruisait ton procès, tu serais... plus chéri que jamais ! Je te consacre trois exclamations.

Montferrand ne stationnait nulle part sans faire acte de galanterie. A la ville comme au village, ses soirées appartenaient aux dames. Avec sa jovialité, l'entrain de ses manières, la politesse qui était innée en lui, et sa réputation d'homme invincible... et irrésistible, disons le mot, il attirait tous les regards, captivait les coeurs et régnait par droit de conquête dans les cercles qu'il fréquentait. Mille jalousies étaient le résultat de cette conduite, mais l'Adonis, à la fois hercule et bon vivant, n'en tenait pas compte. De tous temps, la beauté s'est plu à soumettre les

hommes forts. Il s'en suivait que les rivaux de Montferrand étaient souvent des types peu ordinaires, et s'il a soutenu des combats contre quelques-uns de ses propres amis ou compatriotes, c'est dans cette situation qu'il faut en rechercher la cause. De là aussi ces attaques nocturnes, ces surprises qui tiennent du roman et dont sa carrière fut remplie. De là également le prestige de sa renommée, car notre peuple fait toujours la mesure très large à celui qui fascine le beau sexe et qui s'expose au danger en son honneur.

"Battu ou battant, dit A.-N. Montpetit, Jos. Montferrand n'en restait pas moins le type du batailleur agile, fier, vaillant, galant, et partant invincible et invaincu. On trouvait toujours quelque part, dans le coin du coeur, une excuse pour ses défauts ou ses faiblesses. Homme de plaisir et de joie, avait-il une défaillance ? on prétendait que, la veille, il s'était oublié au milieu de ses amis.

"Qui ne se rappelle les sept frères MacDonald, jureurs de sa mort, qui lui barrèrent un jour le passage sur le pont de la rivière Ottawa?

"Montferrand était alors *foreman,* ou si l'on veut chef de *gang* dans les chantiers. Après avoir fourni le travail du jour, il aimait, à la brûnante, d'aller demander des nouvelles de son coeur qu'il avait laissé sur l'autre rive. Disons de suite, qu'à diverses reprises, séparément, et même deux par deux, les MacDonald avaient subi le poids du bras et la poussée du pied de Montferrand. Ils en avaient éprouvé pendant plusieurs jours une sensibilité désagréable, quelque part, ailleurs qu'au coeur. L'un des MacDonald, dit-on, prétendait que les procédés fort peu galants de l'athlète canadien à leur égard, l'étaient par trop à l'égard de cette jeune

fille. Il était jaloux et la jalousie attisée par le désir de la vengeance lui fit entraîner ses frères dans un acte de lâcheté.

"Montferrand aurait pu imiter Léandre, traverser la rivière à la nage, pour aller rencontrer sa belle, mais il jugeait plus simple de faire un détour et de venir passer le pont au pied de la Chaudière. Arrivé là, il se trouva en face de sept hommes robustes, sept Highlanders dont quatre mesuraient plus de six pieds. Il reconnaît les MacDonald. Il est seul contre les sept qui lui barrent entièrement le passage, sur le tablier étroit du pont.

"Armés de bâtons, les MacDonald s'avancent sur lui, en vociférant et hurlant de rage: ils le tiennent enfin à leur merci. En deux tours de bras, Montferrand arrache une perche des garde-fous, et la faisant tournoyer au-dessus de sa tête il s'élance sur ses adversaires qu'il frappe à tue-gaule, qu'il terrasse et fait rouler sous ses pieds avant qu'ils aient pu l'atteindre d'un seul de leurs coups."

J'emprunte encore à A.-N. Montpetit la substance de l'anecdote suivante. Un jour que Montferrand avait invité plusieurs de ses hommes à se désaltérer dans un petit hôtel bien tenu, il fut étonné en entrant de voir que les figures de la maison n'étaient plus les mêmes. L'ancien propriétaire avait changé de résidence.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il à une jolie femme qui tenait le comptoir. Autrefois, on me connaissait ici. En ce moment, je n'ai pas de monnaie, et je me retire.

— Restez, monsieur, avec vos amis; sans savoir

qui vous êtes je vous crois homme d'honneur. Faites-vous servir.

On profita de la permission. Montferrand entama une causette avec la nouvelle maîtresse du logis. Avant de partir, il la remercia de son obligeance, puis, se plaçant au milieu de la salle, il s'enleva d'un vigoureux coup de jarret, marqua les clous de sa botte sur une poutre du plafond, et avec une grâce parfaite:

— Voici, madame, une carte de visite: vous pourrez la montrer à vos clients: je me nomme Montferrand.

La signature du colosse a fait une partie de la fortune de la belle hôtelière. On venait la voir de dix lieues à la ronde.

Quand il signe,
Son talon
Egratigne
Le plafond.

Aux élections de 1832, à Montréal, les troupes firent parler la poudre. C'était du nouveau. Néanmoins, il y eut plus d'un engagement au bout du bras. Antoine Voyer, surnommé le grand Voyer, tua Bill Collins, un enragé, un tory, d'un coup de poing, sur la place du marché au foin (carré Victoria à présent). Une poussée formidable s'organisa contre lui. Montferrand se tenait près de Voyer, qu'il appelait familièrement son papa. A l'approche de cette vague humaine, il lança un coup de poing qui renversa trois hommes. La bande, toute décontenancée, recula. On la poursuivit et elle ne reparut plus de la journée.[14a]

14a. Sur la rencontre d'Antoine Voyer et de Bill Collins, lire le *Bon Vieux Temps*, 1e série, p. 100, et aussi E.-Z. Massicotte, *les Athlètes canadiens-français*, p. 65.

L'adresse avec laquelle Montferrand choisissait, dans une foule, l'individu ou le groupe qu'il s'agissait de frapper pour jeter l'épouvante parmi le reste, a été observée dans tous ses grands combats. Jamais il ne perdait son temps. Pas un geste inutile. C'est de lui qu'on peut dire: "tous les coups portaient."

Les troubles de 1832 sont de l'histoire. Trois Canadiens furent tués, le 21 mai, par le feu des soldats, et plusieurs furent blessés. Joseph Roy, magistrat, eut le courage de lancer un mandat d'arrestation contre le colonel Mackintosh et le capitaine Temple, mais le jury ne voulut pas sévir, et M. Roy perdit sa commission de juge de paix.

Sandy Dubois, hôtelier de la place Jacques-Cartier, arrêta un jour Montferrand qui passait dans la calèche de Toutou Marsolais, et le fit entrer chez lui, sous prétexte de boire le coup de l'étrier, car Montferrand partait au devant des cages de l'Ottawa. Les deux frères Tommy et Jimmy Ling les suivirent et devinrent bientôt incommodes, surtout Jimmy, le plus renommé des deux. Montferrand, impatienté et pressé de partir, attrapa Jimmy par les flancs, le souleva avec une telle vigueur que la tête et les épaules du *boulé* (bully) enfoncèrent deux planches du plafond, et le laissant retomber comme une masse inerte, il sortit souhaitant bonne santé au reste de la compagnie. Sur le trottoir, voyant qu'on le regardait, il s'enleva des deux pieds et retomba mollement assis dans la calèche sans la fatiguer ni trop l'ébranler.

— Touche, Toutou ! Au revoir, Dubois ! En route pour l'Abord-à-Plouffe !

Vers 1842 ou 1843, il y avait bénédiction d'une cloche à Buckingham; Mgr Bourget officiait avec trois

ou quatre prêtres de Montréal. Les *shiners,* au nombre d'une centaine, voulurent empêcher la cérémonie et menacèrent de tuer l'évêque. Montferrand les dispersa. Après la cérémonie, ils revinrent et parlèrent d'incendier l'église. On se battit. Montferrand assomma dans le conflit plusieurs d'entr'eux.

Les contemporains de Montferrand les plus renommés n'ont pas laissé de profonds souvenirs après eux. La génération actuelle ne les connaît pas. C'étaient: Antoine Voyer, Joseph Clermont, Louis Montferrand, Prosper Grignon, Joseph Colas, Joseph Taillefer, Sénécal, Brûlé, Pétrus Labelle, Lapane, Claude Giguère, Peter McLeod, Castérat, Rodolphe Des Rivières, Garçonnette Giroux, Claude Grenache, Vital Poitevin, Letendre, Gourdeau, Cardinal, Monarque, Olivier Tourangeau, Maxime Duhaime, Joseph Gobeil, Vigneau, Leduc, Ouellet, Morin, Julien Deschamps, Masson, et d'autres que les anciens mentionnent au cours de leurs récits. Seul Jos. Montferrand les remplace dans la mémoire du peuple. Il symbolise son époque; on ne saurait contester qu'il en fut le type le plus extraordinaire.

Raconter ses luttes, c'est nommer les hommes notoires de son temps dans l'art des combats. Ainsi, il a battu Julien Sans-Pitié, les Gagnon, le grand Baptiste Dubois, Alex. Crépeau, et jamais il n'a eu le dessous. J'ai plus d'une fois entendu dire: "Un tel a battu Montferrand," mais en allant aux informations j'ai toujours appris autre chose. Par exemple M. Jeanveau, qui a demeuré à Montréal en 1880, m'a fait savoir alors que ni son père ni son frère ni lui-même n'ont eu chicane avec Montferrand. Néanmoins, on dit pourtant qu'ils se sont battus. L'origine de ce conte fut

une contestation au sujet d'une paire de rames, que Montferrand préféra payer à Jeanveau, afin de satisfaire les parties intéressées. A Québec, on dit que Montferrand a été battu dans cette ville par un nègre. A Sorel même chose. A Montréal, à Kingston, à Ottawa, toujours le nègre reparaît. Au fond, il y a, pour toute vérité, les affaires du mulâtre de Kingston et de l'autre de Montréal racontées ci-dessus.

Un maître de boxe nommé O'Rourke tenait un hôtel, rue Saint-Pierre, à Montréal. On le disait de première force dans son art. Il avait battu Reed, fameux pugiliste américain, et depuis lors il portait le titre de champion. Reed amena Montferrand chez O'Rourke et les pria de prendre les gants en sa présence. La table du dîner était dressée pour une cinquantaine de convives. Les combattants se placèrent dans un espace libre et le jeu commença. O'Rourke vit de suite que la tâche dépassait ses moyens; il s'emporta, jeta les gants et frappa à poings nus. Montferrand méprisait les batailles sans motifs; il enleva son adversaire à bras tendus et le lança sur la table avec une telle puissance que tout le service fut balayé. O'Rourke se ramassa péniblement de dessous un monceau de faïences brisées et vint, clopin-clopant, faire des excuses à celui qui l'avait si bien roulé. De plus, il paya une ronde aux personnes attirées par le bruit de la lutte. Ces exploits volaient de bouche en bouche et, comme s'exprime une vieille chronique, la réputation de Montferrand était insurpassable.

Un régiment s'exerçait sur la Place d'Armes, à Montréal, et venait de former la ligne. Montferrand passait. Les soldats se le désignèrent les uns aux autres; en un instant la discipline fut oubliée. Le

colonel, ne comprenant rien à cette attitude insolite sous les armes, lançait des ordres que les majors répétaient, mais c'était comme s'ils chantaient tous trois. L'adjudant, placé à l'un des points de base de la ligne, étendit son épée vers un certain endroit. A ce signal les officiers supérieurs pivotèrent sur leurs montures et virent Montferrand qui achevait de parcourir la place. Le colonel (un *sport*) se retourna et sourit à ses hommes; les majors se déridèrent. Les soldats comprirent que leur distraction était pardonnée. On avait vu passer Montferrand: dès lors tout s'expliquait et s'excusait !

En 1838-39, la prison de Montréal regorgeait de détenus politiques qui se plaignaient, non sans motif, d'être mal nourris. Deux fois par semaine, Montferrand et son bon ami, François Laviolette, boucher, allaient de porte en porte, même chez les Anglais réputés ardents bureaucrates, et demandaient la charité pour les prisonniers. Il va de soi que pas un Canadien ne les renvoyait les mains vides. La plupart des Anglais donnaient par admiration pour l'excellent caractère et les prouesses de Montferrand.

Car il eut ce beau privilège d'être aimé de tous ceux qui le connurent. Ses anciens compagnons, ceux pour qui il travailla, les hôteliers qui l'hébergèrent, tous m'ont parlé de lui avec respect et affection. La postérité se tromperait grandement si elle en faisait un hercule mal dégrossi, avide de luttes et rude envers les autres comme il l'était parfois pour lui-même. Je tiens à faire ressortir son mérite, maintenant qu'il n'est plus et que son nom semble destiné à prendre place dans nos annales historiques.

C'était un nageur accompli. Il dut à cette faculté la chance de sauver sa vie dans une circonstance remarquable. Les Irlandais ne le cherchaient plus qu'en bande et pour le tuer, après l'affaire du pont de Hull. Ses patrons lui recommandaient de ne point se risquer à Bytown sans être accompagné. Un jour, se trouvant seul au bord du Rideau, il fut surpris par une troupe qui le cerna et il dut traverser la rivière à la nage. Sur la grève opposée, une autre bande, armée de fusils, dit-on, le guettait. Alors, prenant le fil de l'eau, il se laissa emporter vers la chute. Au moment de sauter il adressa une fervente prière au ciel. Deux heures plus tard, Bytown savait que Montferrand était englouti dans l'Ottawa mais il changeait tranquillement d'habits chez un hôtelier du nom d'Agapit Lespérance et racontait son aventure. La couche d'écume qui flotte au pied du Rideau avait dérobé le plongeur aux yeux de ses ennemis. Le temps que ceux-ci prirent à descendre la côte, il l'employa à se dérober sous les replis de la cataracte. Le Rideau tombait encore, il y a trente ou quarante ans, de manière à laisser plusieurs vides sous ses voiles admirables. Louis-Joseph Papineau m'a conté que, vers 1830, il avait pu se glisser sans se mouiller derrière une grande partie de la chute. En 1613, Samuel Champlain disait: "Cette chute tombe d'une telle impétuosité qu'elle fait une arcade ayant de largeur près de quatre cents pas. Les Sauvages passent dessous par plaisir, sans se mouiller que du poudrin que fait la dite eau."

Bytown se peuplait, mais la guerre de race n'en était pas moins vive. Les Canadiens se décidèrent un beau matin à taper sur les *shiners*. Ce fut de l'ouvrage vite fait. On assommait un, deux, cinq, dix *shiners*, et

les cadavres allaient à la rivière. Les *shiners* se posaient en victimes, mais ils finirent par disparaître pour sauver leur peau. Des 1845, lorsque les Soeurs Grises de Montréal commencèrent leur établissement à Ottawa, elles pouvaient sans crainte se montrer dans les rues. Le vieux levain du fanatisme n'était pas tout à fait éteint, mais il restait en repos. En 1849, il se manifesta de nouveau; les Canadiens firent une dégelée en règle de leurs persécuteurs et tout redevint calme. La journée de *Stoney Monday* (1849)[14b] a sa place dans l'histoire de cette partie du Canada.

La Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa naquit de cette situation. Les anciens *shiners* virent avec stupéfaction parader les Canadiens-français, bannières au vent, musique en tête, dans ces mêmes rues qui avaient été le théâtre de tant de forfaits. Depuis 1852, les *shiners* brillent comme des charbons éteints.

Un boxeur écossais, dit-on, avait pris rendez-vous pour se mesurer contre Julien Sans-Pitié,[14c] l'un des Canadiens les plus renommés, de Montréal au fort Coulonge, et qui se vantait de n'avoir de rival digne de lui que dans la personne de Montferrand. Or, ce dernier avait dit, en parlant de Sans-Pitié: "c'est un enfant qui bavarde contre son maître." Sans-Pitié crut devoir faire prier Montferrand de lui servir de témoin dans son duel. Montferrand était stationné à cinq lieues de Bytown; il accepta et fit le trajet à pied, portant dans ses bras une loupe d'érable de vingt livres,

---

14b. Dans le *Bon Vieux Temps*, 2e série, p. 44, il est question du *Stoney Wednesday*. Y en eut-il deux ?

14c. On a dit que Sans-Pitié avait reçu ce sobriquet à cause de la force brutale avec laquelle il assénait un coup de poing. Il n'en est rien. L'ancêtre de la famille était un soldat du nom de Tavernier dit Sans-Pitié.

destinée à son beau-frère, pour faire un maillet de tailleur de pierre. L'Ecossais ne parut point, on ne sait pour quelle raison. Montferrand, fatigué et assez peu content, alla se mettre au lit, dans l'hôtel d'Agapit Lespérance, son logis ordinaire. On ne dit pas pourquoi Sans-Pitié monta à la chambre de Montferrand et frappa celui-ci pendant son sommeil. Il s'ensuivit une bataille en règle, dans la cour de l'hôtel. A la cinquième reprise, Sans-Pitié plia. C'était un homme de plus de six pieds, vigoureux, fier de ses exploits. Il disait qu'il ne craignait de Montferrand que son pied: ce fut le poing qui l'abattit. Montferrand était pieds nus et en caleçon.

Montferrand religieux fervent, cela étonne tout d'abord. On se figure ce redoutable athlète ne craignant ni Dieu ni diable, selon l'expression populaire. Cependant tel n'était point le cas. Chaque fois qu'il s'est trouvé dans quelque péril, il a invoqué la Sainte-Vierge pour qu'elle lui donnât du courage et ce qui est plus remarquable, il avouait cela à ses camarades, très peu enclins à la dévotion, la plupart même assez libres-penseurs.

Moïse Bastien, son compagnon de voyage, disait en 1875 que jamais Montferrand n'a laissé coucher ses hommes pendant le mois de mai, sans leur faire dire en commun le chapelet, et que toujours, quand sa cage était ancrée à proximité d'une église, il emmenait ses hommes à la messe le dimanche, ne laissant sur la cage que le cuisinier.

Ses camarades, qui étaient fiers de lui, le réprimandaient quelquefois d'avoir refusé la bataille. A cela il répondait:

— J'ai promis à ma mère et à la Sainte-Vierge de

n'agir que si je voyais une chose mauvaise, un tort, une insulte imméritée, ou le fort opprimant le faible.

En effet, on ne peut lui reprocher de s'être engagé dans des luttes pour le plaisir de manifester sa force ou sa vaillance. Il y avait un fonds de chevalerie dans son coeur et dans son imagination. Au moyen-âge il eût porté la lance et la hache d'armes avec éclat, pour Dieu, sa dame et son roi.

A partir de 1840, il n'alla plus dans les forêts au-dessus de Bytown. Il guidait les radeaux de bois flotté, depuis cette ville jusqu'à Québec. Un jour, près de la rivière du Nord, il laissa échapper quelques paroles assez vives contre l'un de ses hommes appelé ordinairement le grand Baptiste Dubois. Rendu à l'Abord-à-Plouffe, Dubois songea à se venger.

— Monsieur Jos., dit-il, j'aimerais à prendre une leçon de boxe selon les principes.

— C'est bon, mais il ne faudra pas te fâcher.

— Soyez certain que je ferai attention.

Dubois était par la taille et la force l'égal de Montferrand; il a raconté à J.-B. Lamontagne que son intention était de frapper un bon coup, afin de donner à réfléchir à Montferrand. Le coup fut tel (en pleine poitrine) que Montferrand culbuta et faillit perdre connaissance. Il se remit en marche sur son adversaire. Dubois, étonné de cette prompte résurrection, n'eut que le temps de lui dire:

— Pas avec les pieds !

— Tiens-toi bien, grand Baptiste !

Et dépliant son bras droit, il attira l'attention de Dubois sur la garde de gauche, mais aussitôt le poing gauche de Montferrand s'abîma sur l'oreille droite du

grand Baptiste, qui n'entendit plus jamais rien de ce côté de la tête. Quand on le releva, il balbutiait :

— Ça vaut un coup de pied de cheval !

Lorsque Dubois eut amassé cinq cents piastres, il alla finir ses jours chez les Soeurs de la Longue-Pointe, disant toujours aux gens qui lui parlaient de sa surdité :

— Mon oreille droite est sourde. C'est une claque de Montferrand. Il ne fendait pas la peau, mais il assommait. Il frappait comme un coup de pied de cheval.

Etienne Crépeau, qui vivait en 1880, m'a raconté que son père avait battu le célèbre Letendre, de Sorel, qui conçut l'idée d'accomplir une action d'éclat pour rétablir sa réputation compromise. Un dimanche, vers 1843, Montferrand était resté seul sur sa cage, devant Sorel, tandis que ses hommes étaient à la messe. Letendre l'aperçut et s'approcha à pas de loup. Montferrand vaquait à la cambuse. Letendre le saisit par derrière et lui serra la gorge à l'étouffer. Néanmoins, par un effort suprême, Montferrand se dégagea. En se relevant, ses pieds glissèrent entre deux plançons et il ne put les retirer à temps pour se retourner sur son adversaire qui s'était aussi relevé. Letendre en profita pour le renverser de nouveau, mais il redoutait tellement d'être saisi par les terribles pinces de Montferrand, qu'il se retira comme un fuyard.

Quelques semaines après. une personne qui passait par la rue des Allemands, à Montréal, avertit Montferrand que Letendre était dans le port, racontant sa victoire.

— Je vais lui porter mon approbation !

Et toute la journée on vit Montferrand monter la garde le long des grèves et des quais, demandant Le-

tendre aux échos d'alentour. On m'assure que les parents de Letendre arrangèrent l'affaire.

Gilmore, établi à Montréal en 1847, avait conquis la palme de champion de la boxe dans toute l'Amérique. Il était d'une taille colossale. Ses leçons étaient très recherchées. Il attendait son maître, disait-il souvent. Ce maître ne venait pas, et Gilmore grandissait aux yeux de ses admirateurs. Un jour qu'il jouait aux quilles, on lui annonça que Montferrand se tenait près de lui. De suite, et fort poliment, il offrit les gants à l'athlète. Son déplaisir fut immense lorsqu'il eut tâté l'adversaire qu'il croyait pouvoir vaincre avec facilité. A l'instar de O'Rourke, il commit la faute de se monter la tête. Dès lors, arrachant ses gants, il transforma le combat. Montferrand répugnait à ce genre de querelle et se contenta de parer quelques coups, mais enfin impatienté il empoigna Gilmore et lui faisant traverser la chambre il l'envoya par dessus les deux allées du jeu de quilles. Puis, vif comme un écureuil, il franchit l'obstacle à son tour et releva son adversaire qui lui tendit la main et se reconnut dompté.

Au grand feu de 1852, les quatre coins des rues Mignonne (aujourd'hui rue Demontigny) et Sanguinet étaient en flammes; la rue Sanguinet, vis-à-vis chez Montferrand, se trouvait tellement encombrée de peuple occupé au sauvetage qu'il n'y avait pas moyen d'en sortir d'un côté ou de l'autre. Les personnes étaient menacées de périr avec les meubles accumulés dans cet espace étroit. Pour ouvrir un passage sur la rue Saint-Denis, David Meunier, plus tard hôtelier de la rue Saint-Dominique, ordonna à son fils Pierre d'abattre à coups de hache la clôture du jardin de Coopers, mais les gens de Coopers tirèrent sur le jeune

homme un coup de fusil. Montferrand intervint. Comme on le menaçait, il lança ses deux pieds dans la clôture et pratiqua une brêche qui fut bientôt agrandie. Les témoins de ce tour de force disent que la clôture avait dix pieds de haut et était appuyée de poteaux de cinq pouces carrés. Coopers n'eut pas le temps de se reconnaître, car en faisant sa trouée Montferrand avait mis la main au collet de ce propriétaire exigeant et l'avait contraint à demander pardon.

Montferrand ne croyait pas subir si tôt le poids de l'âge. A cinquante-quatre ans (1856), date toujours critique pour les hommes fortement constitués, il s'aperçut que la nature reprenait sur lui son empire. Néanmoins, seul il le comprenait et son extérieur ne dénonçait aucunement ce qui se passait dans son être. Il agit en conséquence et se prépara à couler une belle vieillesse, qui fut moins longue qu'il ne le croyait. Homme d'ordre, même au milieu de ses extravagances de voyageur, il avait su amasser une jolie fortune pour ses vieux jours. Son fils l'a possédée et s'en est montré digne.

Le portrait de Montferrand, toujours mal gravé, l'a enlaidi sottement. On dirait une espèce de monstre. Les hommes de la génération de 1840 à 1864 n'ont vu que sa décadence, son air bonhomme, parfois un peu renfrogné sous l'influence des rhumatismes, et c'est ainsi qu'on le conçoît maintenant. Je me rappelle l'avoir rencontré par les rues, vers 1860, lorsqu'il demeurait dans sa propriété, coin des rues Sanguinet et Mignonne, faisant sa promenade quotidienne au marché Bonsecours, mis avec soin, la tête haute, la figure riante, droit, imposant comme le juge Monk, ayant un mot pour tout le monde, enfin jouissant de la vie.

A pied, il dépassait la foule et sa belle figure rayonnait sous les regards qui le suivaient. Sa première visite était pour les bouchers, qui l'acclamaient et badinaient avec lui. Ensuite il parcourait les rangs des voitures des cultivateurs, agaçant les femmes, goguenardant les hommes, et salué sur toute la ligne par de joyeux bonjours. Il allait souvent en voiture. Ses chevaux étaient superbes.

Quand il redressait sa taille et qu'il s'animait en parlant, c'était encore le beau garçon de 1830, sans forfanterie, sans ostentation, tout de coeur et de généreux mouvements. "Oh ! disait-il parfois, plus je réfléchis plus je m'aperçois que j'ai été un grand misérable; je m'en repens; puisse Dieu me pardonner les misères d'une vie que j'ai trouvée si longtemps inutile et souvent nuisible !" Il semble qu'il regrettait d'être né à une époque de trouble et qu'il la comparait avec notre temps où les lois sont obéies et respectées. Son humilité le faisait s'accuser de fautes que l'histoire ne lui reprochera pas assurément. Il déplorait en quelque sorte d'avoir acquis une renommée issue de la violence et de la force brutale.[15]

Marié en 1862 avec Esther Bertrand, qui avait été élevée chez un de ses oncles, Abraham Boyer, de Beauharnois, il en eut un fils (enfant posthume), Joseph-Louis, bien instruit, grand (six pieds trois pouces) et doué de deux bras qui rappelaient la vigueur de ceux de son père. Débile et maladif, il a été élevé par J.-B. Lamontagne, son cousin et tuteur, avec un soin tout paternel, et s'est marié le 29 avril 1884, avec Agnès Fournier. Il fut inhumé à Montréal le 23 dé-

15. Dans ce passage, M. Sulte emprunte à A.-N. Montpetit, *Nos hommes forts*, p. 23, 121-125.

cembre 1896. De son mariage sont nés neuf enfants dont trois lui survivent. L'aîné, dit E.-Z. Massicotte, porte le nom de Joseph, et fut baptisé à Montréal le 12 avril 1885. Il fut un temps admirablement musclé, très courageux et très habile. Il a su se faire applaudir maintes fois au Parc Sohmer.[16]

Jos. Montferrand mourut doucement, le 4 octobre 1864, dans sa maison, numéro 212 rue Sanguinet. Sa femme le suivit de près.

Inutile de dire que dans cet écrit j'ai fait de mon mieux à l'aide de renseignements parfois diffus et peu faciles à vérifier. La critique a le champ libre. J'ai donné ce que je sais.

Si l'histoire de Montferrand n'était pas écrite, la légende de cet homme extraordinaire ne subsisterait pas moins dans l'imagination du peuple. Il a vécu à une époque où le pugilat était en honneur, et de plus il prit une part active à ces petites guerres de race si fréquentes parmi nous avant 1850. Sa renommée dépassa de son vivant toutes celles de ses rivaux. Les plus solides gaillards illustrés dans vingt combats s'éclipsaient devant lui. De Gaspé aux Montagnes-Rocheuses et à la Californie, le nom de Montferrand résume trente années de luttes et de passes d'armes qui rappellent les exploits des chevaliers de la Table Ronde. C'est désormais une mémoire indestructible que la sienne. Il personnifie un monde déjà disparu, des moeurs d'un autre âge, des coutumes dont l'étude nous surprend.

---

16. E.-Z. Massicotte, *les Athlètes canadiens-français*, p. 90.
Joseph, Ernest et Pascal Montferrand, fils de Joseph-Louis, sont encore vivants à Montréal.

N'est-il pas vrai que, peu après 1815, la vallée de l'Ottawa fut en quelque sorte conquise par les Irlandais et les Ecossais, nouvellement arrivés d'Europe et que les Canadiens n'étaient pas en nombre suffisant pour résister à ce flot envahissant qui augmentait d'année en année? Pourtant, nous avons tenu bon dans ces territoires, nous nous y sommes implantés. Comment? Par la vaillance ! Et qui a été plus redoutable que Montferrand? Personne. Quel est celui de nos compatriotes qui a soutenu nos droits dans ces lieux avec plus de persistance et de succès? Aucun. Il a symbolisé la force dans un règne de force. La terreur n'avait ni prise ni influence sur lui.

Avant que de mettre la charrue dans les terres qui bordent cette belle rivière, les Canadiens ont dû les conquérir au bout du bras. Montferrand a personnifié ces combattants d'une époque déjà presque oubliée mais très historique, très honorable pour nous. Au lac des Sables, voilà soixante ans, il prêchait la colonisation. Je me demande si le curé Labelle a connu ce précurseur de ses oeuvres. "Il faut, disait Montferrand, que les Canadiens s'emparent de ces belles terres, autrement l'Anglais nous écrasera; dans les villes nous ne pouvons plus commander; notre valeur est à la campagne." Durant les dernières années de sa vie, il parlait sans cesse de ce sujet et encourageait la jeunesse à défricher le sol.

Mon plan primitif était de livrer à la presse une série de notes sur les premières années de la ville d'Ottawa. On n'habite pas une localité dix-huit ans[17] sans recueilir bien des choses de son passé. Examen fait, je détache Montferrand de ce cadre pour le faire

17. Cette étude est de 1883.

paraître seul. Il appartient autant et plus à Montréal qu'à Ottawa, et comme il est connu de tout le monde, je suis persuadé qu'il sera partout bien reçu.

*
* *

Après avoir parlé de Jos. Montferrand, qu'on me permette d'ajouter que j'ai vu Claude Grenache lever la jambe et casser du bout de son pied le bras d'un colosse qui s'avançait sur lui, armé d'un bâton. Il a accompli tant de tours de force et de souplesse qu'on en écrirait un chapitre. Sa mère se nommait Nathalie. Elle était née le 15 août 1782 aux Sept-Rivières, près Memramcook, Nouvelle-Ecosse; et en décembre 1881 elle demeurait à Hudson, Mass., âgée de cent ans moins six mois, ayant conservé toute son intelligence et en bonne partie son activité physique.

J'ai aussi vu Maxime Duhaîme prendre à pleines mains et sortir de la foule un batailleur redouté, puis, le replantant sur ses quilles, lui dire avec une bonhomie charmante:

— Comportez-vous mieux, ce n'est pas joli.

Le capitaine Labelle me montrait un jour une chaloupe attachée à l'arrière du *Québec*.

— Voyez donc, me dit-il, l'imprudence des promeneurs: à peine aurons-nous fait deux tours de roue que la vitesse du navire fera chavirer cette embarcation comme une mitaine.

J'avisai Jack Naud qui rôdait sur le quai et, en deux mots, lui contai l'affaire. Il sourit, empoigna la chaîne qui retenait la chaloupe, tira à lui, en gognenardant, et embarqua toute la boutique à bord du

Québec, en moins de rien. Ce fut une affaire d'importance lorsqu'il s'agit de mettre à terre ce "passager" que cinq hommes remuaient avec peine.

J'ai encore vu Javotte Rouillard emporter sur son épaule un cochon gelé qui pesait deux cents livres, et que le boucher, propriétaire de la pièce, avait fait placer, par malice, en travers du chemin de la dite Javotte. Sachez que nous avons aussi nos femmes fortes! Javotte Rouillard tenait de son père une puissance de muscles qu'elle a transmise en partie à son garçon, Joseph-Marie, noyé pour avoir trop présumé de sa résistance à la fatigue.

Le grand-père Rouillard s'attelait un jour sur un "bateau de roi," et le montait sur la grève, mais voyant qu'on lui marchandait son salaire, il repoussait le bateau au fleuve, ce que dix hommes n'eussent pas été capables d'exécuter. C'est le même qui, d'un coup de poing, tuait raide un soldat anglais, au milieu d'une cinquantaine de ses camarades insurgés contre leur commandant.

Et Cadet Blondin qui portait la charge de trois hommes dans les portages! En voilà un voyageur! Vers 1818, alors que les compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson étaient en guerre, il chercha refuge, par un soir de tempête, dans un poste de la compagnie rivale. Personne ne le connaissait en cet endroit, mais on voyait bien à ses allures qu'il n'était pas de la compagnie. Un quolibet n'attendait pas l'autre. Blondin se brûlait les sangs. Après avoir fumé la pipe, quelqu'un lui demanda de prendre un petit baril qui se trouvait dans un coin et de le lui passer. Il voulut faire la chose poliment, mais bernique! l'objet lui glissa entre les doigts. Et les com-

pagnons de rire aux éclats. C'était mettre le feu à la poudre. La poudre c'était Blondin. Quant au baril, il était rempli de balles. En deux secondes, l'hercule se baissa, enleva le malencontreux paquet et le lança contre le pilier qui supportait la toiture. Tout croûla comme si une bombe y passait.

— Et maintenant, dit-il, couchez dehors; mon nom est Cadet Blondin.

Les anciens m'ont raconté que, durant la guerre de 1812-14, un détachement des artilleurs royaux, passant à Yamachiche, y avait fait halte pour souper. C'était l'hiver. Sur des traîneaux on avait placé les bouches à feu, et sur d'autres les boulets. Quelques gaillards voulurent s'amuser aux dépens des gens du pays. Trois ou quatre entrèrent chez Cadet Blondin et, sans dire bonjour ni bonsoir, enfilèrent l'escalier du premier étage. Aux cris des femmes, Blondin accourut. Le premier soldat qu'il saisit passa par la fenêtre, emportant vitres et barreaux; le second de même; les autres s'échappèrent. Ce fut le signal d'une levée de baïonnettes, pour ne pas dire de boucliers. Les militaires n'entendaient pas avoir le dessous. Blondin, voyant sa maison cernée, s'échappa et courut vers les traîneaux, suivi de toute la bande. Alors commença une scène épique, un chant d'Homère. L'athlète empoignait les boulets, et de son bras formidable, les lançait comme eut fait un canon bien servi. Ce n'étaient point des boules de neige. Bras, jambes, etc, tout se brisait au contact de ces joujoux. Le quart de la troupe resta à l'hôpital. Il ne séjourna plus de soldats réguliers à Yamachiche durant la guerre.

Je me demande si la force physique est héréditaire dans certaines nations, certains individus, certaines localités. Oui et non. Tout dépend de l'influence des milieux.

Suivant les conditions auxquelles est soumise ou se soumet une nation ou une famille, il vient un moment où cette nation, cette famille produit sa fleur. Depuis Adam c'est l'histoire des hommes. Le Canada n'échappe pas à la loi générale. Grenon, Blondin, Voyer, Montferrand, Grenache, Rouillard, et d'autres bien connus, ont été l'épanouissement d'autant de lignées ou familles qui, avant comme après eux, ne surent produire aucun type susceptible de leur être comparé. C'est une fois pour toutes, bien qu'il se présente des quasi exceptions, car il y a, d'une génération à l'autre, progression ou décadence graduées et mesurées, rarement subites. Le père d'un homme fort est plus qu'un homme du commun, et le fils d'un être extraordinairement doué vaut presque toujours son grand-père mais pas son père.

S'il arrive parfois que, à un siècle de distance, le phénomène de la force musculaire se reproduit, c'est que, durant cette intervalle, la famille s'est retrempée à des sources favorables et que la charpente humaine, muscles, nerfs et os, a emmagasiné, pour ainsi parler, des vertus nouvelles qui, un bon jour, se concentrent dans un second individu constitué comme l'était le premier. C'est encore influence du milieu, ou des circonstances si on préfère cette expression.

Ces circonstances, cette influence, que sont-elles? L'air, le sol, le manger, le boire, la vie que l'on mène — en un mot l'hygiène. Pourquoi dit-on que changer d'air est toujours excellent? Parce que l'air n'est pas

le même à dix ou vingt lieues de chez nous. Les émanations de la terre varient d'une manière étonnante. L'eau qui coule partout n'est pas la même partout, il s'en faut. Un site exposé au nord nous impressionne plus ou moins qu'un autre ouvert à l'est ou au midi ou à l'ouest. Les forêts, qui se ressemblent tant, diffèrent entr'elles par les essences qui les peuplent. Les cultures ont des effluves particulières à leurs espèces, et celles-ci subissent encore des modifications, suivant les sols où elles poussent.

La nature est un grand laboratoire de chimie, composé de salles, de compartiments, de corridors. Il s'agit de tomber dans la bonne chambre. Ainsi, trente familles vigoureuses venues de France, il y a deux cents ans, ont habité une seigneurie mincement pourvue des conditions requises pour le parfait développement de la vie animale; aujourd'hui, elles ne nous présentent pas un homme fort — ils sont tous de l'ordre moyen; peut-être même ont-ils dégénéré au-delà de ce terme. Dans un territoire voisin, trente familles, originaires d'un type moyen, ont vécu sous des influences plus favorables et forment aujourd'hui une pépinière de fiers-à-bras. Telle paroisse est renommée à cause de ses bons hommes; telle autre, à côté, n'a rien de pareil — c'est logique. L'organisme humain ne nous rend que ce que nous lui prêtons.

Dans l'ensemble, les Canadiens-français ont acquis en Amérique une force musculaire qui dépasse celle de leurs cousins de France. Les voyages si célèbres de nos compatriotes ont fourni à la race canadienne un contingent énorme de vigueur physique. Ce jeune pays avec son climat sain, son agriculture, ses forêts résineuses, ses eaux si vives et si pures, la quiétude qu'il

répand dans les esprits, sa nourriture abondante et riche par elle-même, a rafraîchi le sang des colons, calmé leurs nerfs, affermi les muscles, fortifié leurs os.

Il n'est pas nécessaire d'être savant pour comprendre cela; le chiffre du groupe que nous formons en dit assez. Trouvant un milieu favorable à sa propagation, le Français s'est propagé. C'est de cette manière qu'il a tourné Canadien. Dans un bon nombre de centres il est même devenu d'une trempe exceptionnelle. De là les hommes forts dont parlent A.-N. Montpetit et E.-Z. Massicotte.

La gloire nationale se compose de plus d'un élément. Donnez-nous des corps robustes, je vous promets des esprits supérieurs. Ceci n'est pas une formule que j'invente. La science l'entend ainsi. Il existe une école qui affirme que l'intelligence est surtout remarquable chez les individus dont le père, le grand-père ou le bisaïeul a été cultivateur ou forgeron. Quel joie pour nos écrivains! car ils descendent tous de la faucille ou du marteau.

1883.

NOTE.—Hélène Montferrand, mentionnée à la page 12, se maria à Montréal, le 20 octobre 1823, à J.-B. Lamontagne, fils de Joseph Lamontagne et de Charlotte Richard. Leur fils J.-B. Lamontagne, que M. Sulte a bien connu, a fourni à l'auteur de cette étude nombre de renseignements utiles.

Histoire du Jeu des Echecs

Ayant eu, un jour, la curiosité de lire l'histoire du jeu des échecs, ma déception a été grande d'y trouver si peu de faits intéressants et surtout une telle abondance de contes à dormir debout, d'anachronismes et de fausses traductions des anciens textes. Me piquant au jeu de ce jeu, j'ai groupé les notes qui me paraissaient renfermer quelque sens et je tâche de leur donner ici une suite. Vous allez comprendre mon embarras par le trait suivant.

Dans plusieurs des nombreux ouvrages qui prétendent nous raconter l'origine du jeu des échecs, il est dit que Mahomet proscrivait cet amusement sur le principe que les images sont choses impies. En effet, le prophète ne voulait rien souffrir de ce qu'il appelait des idoles, c'est-à-dire des représentations d'êtres humains, de divinités ou d'animaux. Mais cela ne suffisant point à me contenter, j'ouvre le Coran et je vois ces paroles : "O vous, croyants sincères, vous savez que le vin, les jeux de chance et les images sont des abominations inventées par Satan; c'est pourquoi vous les évitez afin de ne point périr."

Au bas de la page, un commentateur s'est donné la peine de nous éclairer sur ces lignes pourtant si fa-

ciles à comprendre. Il dit que le mot *images* se rapporte très probablement aux pièces sculptées dont se servaient les Arabes au jeu de l'échiquier, et là-dessus, il se lance dans une foule de considérations toutes plus profondes les unes que les autres. Il oublie seulement de se demander si les Arabes du temps de Mahomet jouaient aux échecs! Je lui fais savoir, par les présentes, que ces braves gens n'en connaissaient rien.

Commençons notre histoire des échecs.

Le plus ancien texte connu qui parle des échecs est celui du philosophe chinois Mencius qui vivait plus de quatre cents ans avant notre ère. Il s'exprime ainsi: "Ce jeu n'est pas un grand art, mais il exige toute notre attention et toute notre volonté, sans quoi on n'y réussit point."

Si vraiment l'auteur chinois a voulu parler des échecs, nous devons croire que ses compatriotes les connaissaient il y a deux mille quatre cents ans et plus, mais qui me fera voir le texte même de Mencius? A-t-il voulu parler des échecs? Il nous est impossible de dire si les traducteurs n'ont pas, comme c'est leur malheureuse coutume, introduit de leur cru dans cet ancien ouvrage. Les traditions de la Chine sont unanimes à indiquer l'Hindoustan comme pays d'origine des échecs.

Les brahmes ou brahmanes ont dominé dans l'Inde dès les temps les plus reculés; ils y constituaient la caste supérieure et la grande péninsule les reconnaissait pour ses maîtres. La plupart des faits regardés comme historiques en ce qui concerne ces mystérieuses contrées tournent autour de ce corps dirigeant. D'après les témoignages chinois, persans et arabes, les religieux en question, adorateurs de Brahmâ, dieu su-

prême, être parfait, principe de tout, contenant tout, pouvant tout, seraient les créateurs du jeu royal des échecs, et les trois nations que je viens de citer l'auraient reçu des Hindous, puis il se serait, par leur entremise, répandu dans le reste du monde, en dehors de l'Asie, par conséquent vers l'Europe. Ces étapes sont difficiles à fixer.

Les écrivains s'accordent à dire que ce jeu est l'emblême de la guerre. Le personnage du roi en est le héros et aussi la victime. Tous ceux qui l'entourent se font tuer pour lui. Nonobstant les modifications que notre époque démocratique a introduites dans la marche des pièces et des pions, le roi reste le pivot de la tactique et de la stratégie de l'échiquier. Les Chinois font seuls exception, car le roi n'entre pas dans leur combinaison. Ils nomment l'échiquier *Chongki*: jeu royal, et l'ensemble des pièces, *Choke-choo-hong-ki*: jeu de la science de la guerre. Dans l'Inde, on emploie *Tschatorangâ*, c'est-à-dire les quatres parties d'une armée; les pièces sont, en effet, huit fantassins, deux chariots, deux cavaliers, deux éléphants et, pour les commander, un généralissime avec le roi. "Le jeu des échecs, observe Louis Reybaud,[1] rappelle la composition des armées indiennes qui, jusqu'aux temps modernes, ont consisté dans les éléphants, les cavaliers, les chars et les fantassins."

Cela est vrai. Par exemple, je ne conseillerais pas au lecteur de parier en faveur des militaires qui jouent aux échecs, ils ne sont pas assez forts pour y réussir. Napoléon Ier était souvent *mat* dans ces engagements et ne reprenait en avantage qu'à coups de canons véri-

1. En 1829, lors de son retour de l'Inde et du Levant.

tables. D'autres hommes d'épée très habiles se sont fait battre et rebattre au jeu de la guerre *Choke-choo-hong-ki.*

Les nombreux écrivains qui ont disputé sur l'origine de l'échiquier n'ont encore fourni aucun raisonnement acceptable. Ce sont toujours des "il me semble" ou une supposition ou des "probablement" qui n'aboutissent à rien. Saura-t-on jamais quand et comment eut lieu l'apparition de cette nouveauté merveilleuse? Ce que j'ai lu me confine dans l'Inde. Le jeu a peut-être végété à Ceylan, aux îles Maldives, à Salem, à Madura, à Bengalore durant des siècles avant que de sortir des couvents des brahmes. Remonte-t-il aux jours d'Adam et d'Eve, selon la croyance de certains savants, ou bien le ferons-nous dater de quinze cents ans d'aujourd'hui tout au plus? Que penser du texte de Mencius cité plus haut? N'y a-t-il point là une interpolation? Mencius parlait-il des échecs ou d'un autre genre de récréation? Après lui, nous ne trouvons personne qui nous instruise là-dessus, sauf des auteurs des IXe et Xe siècles de notre ère qui ne sauraient être des témoins sérieux.

Il y en a qui parlent de Sémiramis, de Solomon, et d'autres, et disent que ces souverains ont été les propagateurs du jeu. D'autres fouillent l'empire chinois et veulent que le mandarin Hansing, qui vivait deux siècles avant Jésus-Christ, en ait été l'initiateur. Quelques-uns arrivent jusqu'à notre ère et en font honneur à un astronome persan. Rien de solide dans ces versions. En attendant que l'on divulgue des textes authentiques remontant aux âges qui virent paraître le premier échiquier, je m'arrête à l'an 400 de notre ère pour marquer l'introduction du jeu dans les demeures

souveraines. Qu'il ait existé un millier d'années auparavant, cela est possible. Il n'est devenu jeu royal que depuis quinze cents ans à peu près. J'entends par jeu royal une chose à la mode, répandue dans les hautes classes et qui sort de la banalité.

Au Ve siècle, Shirham ou Shéram, roi despotique, régnait sur les Hindous. Voulant le ramener à des sentiments plus humains, le brahme Sessa, Sissa ou Sisla eut l'idée de lui faire voir une représentation morale, imagée, agissante, parlant aux yeux et à l'esprit, pour faire comprendre à ce tyran que le souverain d'un peuple, si puissant qu'il soit, ne saurait rien accomplir sans l'aide de ses humbles sujets, les pauvres pions, si vous voulez. Il inventa les échecs dans ce but, ou il les porta à la connaissance du roi, si le jeu existait déjà parmi le peuple ou les brahmes. M'est avis que les brahmes devaient avoir l'usage de cet amusement intellectuel. D'une manière ou d'une autre, le roi comprit la réalité de sa position et devint plus... constitutionnel. Ceci peut être une histoire vraie: une fois n'est pas coutume. Tamerlan, Bazaset et d'autres joueurs d'échecs émérites, autant que massacreurs d'hommes, ont dû être souvent faits *mat* sur l'échiquier sans modifier leur politique ou leurs instincts farouches à cause de si peu.

Peut-être croyez-vous que si le jeu des échecs est né aux Indes et qu'il a émigré en Perse au Ve siècle de notre ère, il n'y a plus lieu de mentionner Attalus et Palamède qui se récréaient, dit-on, à faire mouvoir des pièces sur un échiquier, durant le siège de Troie, voilà trente siècles.

Cette légende est fondée sur le fait que le siège de la ville fameuse absorba une dizaine d'années de la vie

des héros grecs; comment expliquer une pareille lenteur si l'on ne soupçonnait les chefs de guerre d'avoir passé leur temps à jouer quelques milliers de parties d'échecs, à peu près comme les gens qui contemplent les pyramides d'Egypte pendant quarante siècles... En vérité, cette légende n'est basée sur rien autre chose que la réflexion ironique que je viens de faire. En voici une qui lui ressemble: Ulysse, rentrant chez lui après la destruction de Troie, aperçut devant la porte de sa demeure les soupirants à la main de Pénélope qui jouaient avec des petits cailloux sur le gazon, pour se distraire. C'est le divin Homère qui raconte la chose. Nos bons traducteurs interprètent si étrangement ce passage que nous sommes forcés d'y voir le jeu des échecs.

Encore une fois, il a été écrit des volumes sur les origines de l'échiquier. Vingt nations s'en attribuent le mérite. De tous les jeux, c'est celui dont l'histoire est la plus excitante et la plus mal racontée.

Dans cet article où la prudence me tient en échec, je ne sortirai point des justes bornes de l'incertitude qui cherche à expliquer la genèse des soixante-quatre compartiments; trop d'érudits n'ont fait que des boulettes en scrutant les profondeurs de ce curieux passé, et je me garderai bien de suivre leurs traces.

La légende de cinq mille ans fascine les imaginations, sans s'appuyer sur des preuves. Le plus ancien auteur qui traite de cette matière après Mencius est l'Arabe Masudi, en 950, lequel déclare que le jeu des échecs date de très longtemps. Entend-il, par un terme aussi vague, reculer au-delà de plusieurs siècles ou simplement à cinq ou six générations ? Je lui concèderai qu'il allait dans sa pensée jusqu'au Ve siècle et qu'il

songeait à Shirham ou Shéram dont j'ai parlé ci-devant. Du reste, il fait venir ce jeu des Indes, comme le prétendent aussi les Chinois et les Persans.

L'histoire de la Perse dit que le schah avait un jour provoqué à la guerre le souverain des Indes et que celui-ci, voulant lui faire comprendre la folie qu'il commettait et lui démontrer aussi l'inconstance et les changements de la fortune, la guerre interminable à laquelle notre vie est sujette, lui envoya un échiquier avec des joueurs pour guider ses débuts. Il comprit par cette manière d'apologue les dangers de sa position, comme je l'ai dit plus haut :

Il sut conserver ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit l'échiquier pour code.
Ce n'est que lorsqu'il trépassa
Que le peuple le voyant mat,
Pleura.

Voilà pour Shirham ou Shéram. Quatre ou cinq quarts de siècle après lui, c'est-à-dire vers 530 de notre ère, le schah Mauhirawan, autrement Chosroes dit le Grand, jouait aux échecs d'après les règles établies par les Hindous. Le poète persan Firdusi, après avoir noté les savantes manoeuvres de Chosroes, déclare que celui-ci devait au roi des Hindous la possession de ce jeu ; cela est entendu si l'on fait remonter le cadeau à son quatrième ou cinquième prédécesseur. Firdusi vivait quatre cent cinquante ans après Chosroes ; il a pu confondre les temps.

Si l'on s'en rapporte aux légendes des Asiatiques, le "jeu de roi" était pour le moins jeu de prince, puisqu'il exigeait parfois un déploiement de pompe au-

dessus des ressources du vulgaire. A l'occasion des fêtes publiques, on faisait usage d'un échiquier composé de grandes cases de pierre, posées au centre d'un vaste emplacement, de manière à couvrir plusieurs milliers de pieds carrés. Les figures du jeu étaient des êtres vivants : rois, éléphants, cavaliers, fantassins et chevaux traînant les chars. Le peuple entourait la place et jugeait les coups. Quel spectacle devait présenter une partie engagée avec une telle magnificence ! Tout cela est dans l'ordre des choses croyables, si l'on connaît quelque peu les pratiques orientales. Il va sans dire que la marche du jeu primitif différait de celle que nous avons adoptée ; j'en parlerai plus loin.

Expliquons de suite que le jeu chinois d'à présent est une lointaine réminiscence du type original ; nous ne savons quand et comment les modifications se sont produites. Il renferme deux échiquiers, un pour chaque joueur, de trente-deux cases chacun, séparés l'un de l'autre par une rivière. Les pièces ne sont point placées au milieu des carreaux, mais sur l'angle de quatre carreaux, de sorte que les trente-deux pièces s'exercent sur quatre-vingt-dix positions, soit vingt-six de plus que dans le jeu européen. Toutes les pièces ont la forme de nos dames, soit celle d'une pièce de monnaie ronde ; elles portent une marque qui indique le nom de chacune d'elles.

Le roi n'existe pas dans le jeu chinois, probablement parce que la personne du souverain de ce pays est sacrée et de plus invisible au commun du peuple.

Le général occupe les quatre cases du centre, les plus près du joueur ; il ne peut être pris ; on cherche à le tenir en échec dans son quartier général ; ses deux

secrétaires ne peuvent sortir du quadrilatère en question.

De chaque côté de ces trois figures, viennent l'éléphant, le cavalier et le chariot, dont les capacités sont moindres que celles de notre fou, notre cavalier et la tour, bien que leur marche soit semblable. Le chariot est le plus puissant des trois. La ligne du damier qui est immédiatement près de la personne qui joue est ainsi chargée de neuf pièces.

A la ligne du centre, toujours mesurant de droite à gauche, sont deux artilleurs placés devant les cavaliers. Ces canonniers prennent comme nos cavaliers, mais se comportent comme nos tours.

Cinq fantassins ou pions gardent la rivière; s'ils traversent celle-ci à la poursuite de l'ennemi, ils ne peuvent revenir à leur régiment; qu'ils parcourent en tous sens le champ de bataille et atteignent les extrêmes limites du camp de leurs adversaires, ils n'en sont pas mieux récompensés: ils restent simples pions.

Chaque pièce se place là où elle a fait capture, excepté les artilleurs. L'absence de la reine et le peu de liberté des mouvements de la plupart des pièces restreignent les combinaisons du jeu chinois; toutefois les gens habiles en tirent bon parti.

Un certain nombre de Chinois prétendent que cet échiquier est le même dont se servaient leurs ancêtres il y a deux mille ans et plus; ils ne croient pas à son origine chez les Hindous, parce que la différence entre les deux jeux est trop grande. En somme, si les échecs sont sortis de l'Inde — et uniquement de là — pour se répandre dans le monde civilisé, il est visible que la Chine les a modifiés de beaucoup plus que l'Europe,

mais finalement, ni l'Inde ni la Chine ne possèdent les perfections qui se rencontrent dans le jeu européen.

Le sanscrit, langue des Hindous, et le persan se servent du mot *Tscha, schah, chah, sha, chat,* pour désigner le roi, le souverain, l'empereur. En chinois, on prononce *chong*: la signification est la même.

Les Persans, une fois en possession de ce genre d'amusement, "le plus noble et le plus beau des jeux sédentaires," ne voulurent rien changer à son nom; ils en firent *schathrengi,* ou jeu du roi et de la guerre; *eschate* désignait la planche; *eschae,* l'ensemble des pièces. Nous en avons tiré "échiquier et échecs". Lorsque le roi était vaincu, mis à découvert, pris enfin, les Persans disaient: *schah mato !* Nous disons "échec et mat."

Ces étymologies ne sont pas plus étonnantes que celles de kaiser et de tzar, qui proviennent en ligne droite de César. Les Germains ne sachant point articuler *cé* ni *ar* mais ayant le son de l'*s* et du *z* dans leur langage, disaient *ké* et *ser.* Les Russes, éprouvant de la difficulté à prononcer le *ké* de leurs voisins, mais fort capable de dire *sar* au lieu de *ser,* ont formé *tzar, tczar, czar, zaar*: ce dernier son est le plus usité parmi eux.

Parmi les auteurs auxquels je fais allusion, les uns disent que les Romains n'ont pas eu connaissance de ce jeu; d'autres citent des expressions tirées des discours, du théâtre, de la littérature en général et, leur donnant le plus de transparence possible, ils croient découvrir sur les bords du Tibre, aux jours de César et d'Auguste, l'existence de quelque chose comme l'échec du Berger, le coup de gambit, etc.... On parle même d'un jeu connu à Rome du temps des empereurs

sous le nom de *scalclus*, *calclus* ou *calculus* d'où nous aurions formé *calcul*, mais outre que la plupart des jeux exigent du calcul, le mot en question n'a rien qui se rattache au schah d'ivoire, pas plus qu'au schah de Perse. D'ailleurs, au Ve siècle, l'empire romain ne savait plus conquérir depuis longtemps; les pays de Grèce, d'Egypte et de Syrie, qu'il avait autrefois exploités, ne possédaient point les échecs et ne commencèrent à les pratiquer qu'au VIIe siècle, après la décadence de Rome.

Je dis donc que, aux Ve et VIIe siècles, le jeu des échecs sortit des Indes pour se diriger vers l'ouest et s'arrêta en Perse pendant que l'empire romain, qui formait tout l'Occident, agonisait, et que venait au monde Mahomet, le créateur d'un nouvel ordre de choses entre l'Orient et l'Occident. L'Europe, l'Egypte, l'Asie Mineure, l'Arabie, la Syrie ne savaient rien des échecs en 632 lorsque décéda Mahomet qui passe cependant pour avoir été hostile à ce jeu, inconnu de lui et des siens.

Le calife Omar s'étant emparé de la Perse fut tué en 644 par un Persan de la secte des mages, mais les Arabes n'en gardèrent pas moins leur conquête et ce peuple extraordinaire, continuant de se répandre sur les autres nations, transporta avec lui le goût des échecs dont la vieille terre de l'Iran lui avait enseigné les secrets. Cet immense remuement d'hommes que produisit l'expansion de l'islamisme par la vertu du sabre, agit dans le sens d'un moyen de transport pour une foule d'articles, us et coutumes, enlevés à des races diverses et communiqués ainsi à nombre d'autres. Les soldats font l'histoire.

Les Grecs paraissent avoir adopté ce jeu par suite de leurs rapports avec la Perse et la Médie, mais quand ? Le plus tôt serait le VIe siècle, le plus tard le VIIIe comme on va voir. Leur langue tenta de se familiariser avec le nom persan *schatrengi,* mais elle ne parvint qu'à le dénaturer en disant *zatrikion,* à peu près comme les Français vis-à-vis de *high-life* lorsqu'ils prononcent "ig lif," ou bien "redingote" pour *riding coat.* A qui donc faut-il concéder l'honneur d'avoir mis les échecs en circulation sur le continent d'Europe ? Aux Arabes incontestablement.

En 711 Tarik envahit l'Espagne, gagne la bataille de Xérès et se trouve possesseur de presque tout ce beau pays. En 732, les Arabes ont franchi les Pyrénées et touchent au coeur de la France; Charles Martel les défait dans le Poitou ; ils n'en restent pas moins maîtres de l'Espagne, et très menaçants pour la France et l'Italie.

C'est durant le VIIIe siècle que l'Italie, l'Allemagne et la France s'initièrent à cette nouveauté d'un jeu qui fait appel à toutes les forces de l'intelligence. Les Arabes et les Grecs semblent l'avoir vulgarisé en Europe, les Arabes surtout.

L'échiquier prit faveur chez les grands; il n'est devenu populaire que dans les siècles rapprochés de nous. "Ce n'est pas assez un jeu, écrivait Montaigne il y a trois cents ans, il divertit trop sérieusement." Aussi, ce que qu'aurai à vous raconter, du VIIIe au XIXe siècle, ne concerne ni le peuple ni la petite bourgeoisie. Puisque c'est jeu de guerre, c'est jeu de prince et de soldat.

L'un des fils de Pepin-le-Bref jouant avec le prince bavarois Otkar, Okar ou Oscar, vers l'an 760, lui as-

séna sur la tempe un coup de son échiquier dont il mourut aussitôt. C'est encore avec un échiquier que le paladin Renaud assomma Charles, neveu de Charlemagne. Celui-ci envoya à l'impératrice Irène, qui règnait à Constantinople, un échiquier magnifique. Longtemps, on a conservé dans le trésor de Saint-Denis, aux portes de Paris, un jeu d'échecs qui passait pour avoir appartenu à Charlemagne vers l'an 800.

Voici une curieuse erreur. Les bardes du XIe siècle chantent les prouesses de Gauvain, neveu du roi Arthur, qui allant à la conquête de Saint-Graal, en 520, joue une partie merveilleuse contre des échecs enchantés qui marchent d'eux-mêmes. Les bardes chantaient ces merveilles plus tard; ils ont su utiliser ce qui, de leur temps, était connu, mais ils n'ont pas réfléchi que, au VIe siècle, l'Angleterre, comme l'Europe entière, était plongée dans les ténèbres intérieurs et extérieurs relativement aux échecs. L'anachronisme est flagrant.

Le cardinal Damianus, évêque d'Ostie, en Italie, réprimanda en 1061 un prêtre jouant aux échecs, parce que, dit-on, cet amusement lui parut frivole et peu digne de son caractère. Sous Philippe-Auguste (1200), l'évêque de Paris enleva ce jeu aux ecclésiastiques. Saint Louis (1240) mettait à l'amende les joueurs d'échecs, peut-être parce qu'ils jouaient de l'argent. Peu après, les autorités religieuses commencèrent à douter que ce jeu fut contraire aux canons de l'Eglise, et les mesures de rigueur, toutes provenant d'opinions personnelles, cessèrent ou furent diminuées. L'Eglise n'a jamais proscrit les échecs, de sorte que leur introduction dans les hautes classes de la société n'a point souffert d'entraves. Tous les jeux dont on abuse sont

condamnés par l'Eglise ou, si vous voulez, tout abus de ce jeu est condamnable: là est le point vif de la question.

La littérature des échecs, déjà créée en Orient, devait à son tour prendre pied en Occident. Au XIIe siècle Jacopo Dacciesole, moine dominicain, écrivit un traité sur cette matière, lequel fut traduit en français, puis du français en anglais et imprimé par Caxton en 1474. C'est le premier livre sorti d'une presse en Angleterre. Les enseignements, les combinaisons, les exemples fournis par Jacopo Dacciesole contribuèrent à maintenir l'unité du jeu, à inspirer l'amour du travail, la recherche scientifique des effets et des causes, et ouvrit la porte à la discussion ou l'échange des idées. La grande révolution des échecs, qui éclata au XVe siècle, était partie de cette source: elle avait couvé trois cents ans. De nos jours, nous allons plus vite en besogne.

Au lendemain de la guerre de Cent Ans, c'est-à-dire en 1450, une France nouvelle s'agitait; au même moment croulait l'empire grec de Constantinople: ces deux événements marquent la fin du moyen-âge. L'imprimerie venait d'être découverte par Gutenberg ou, pour mieux dire, perfectionnée; Copernic proclamait sa théorie du mouvement de la terre; les joueurs d'échecs voulurent eux aussi entrer dans la voie des transformations.

Le livre de Jacopo Dacciesole avait dû être commenté mille et mille fois lorsque, vers 1450, il fut proposé gravement de mettre les échecs en harmonie avec les idées et les choses de l'Occident. Ce n'était pas bagatelle qu'une réforme de cette portée, aussi la lutte devint terrible entre les fidèles du vieux système et les adeptes

de la doctrine qui se faisait jour à la faveur du souffle qui embrasait une partie de l'Europe. Les Français, tout chauds de souvenirs de la guerre de Cent Ans, songeaient à décerner des récompenses aux simples soldats, les pions, au lieu de les tenir au bas de l'échelle à la manière des militaires de l'Inde. Ils gagnèrent si parfaitement ce point que la révolution de 1450-80 est surtout mémorable par la promotion des plus humbles personnages de l'échiquier. Désormais, un pion qui se distingue par quelque acte de valeur montera en grade; il pourra aspirer à des commandements, au bâton de maréchal; c'est la démocratie en action; elle oblige les gouvernants à posséder plus de sens pratique, à avoir plus de précautions et à déployer plus de science dans la conduite des affaires.

En Italie, en Espagne et en France les groupes de joueurs étaient divisés sur l'à-propos de modifier la marche de certaines pièces, comme aussi de faire disparaître les éléphants et les chameaux qui ne disaient rien à l'esprit des races européennes. Les réformateurs et les partisans de l'antique usage se disputèrent vaillamment d'une ville à l'autre, même à travers les frontières des Etats et, de cette grande mêlée, qui dura un quart de siècle, sortit la création de la reine; le fou reçut des pouvoirs jusqu'alors inconnus: enfin le jeu perdit la plupart de ses allures persanes et hindoues. La France était entrée la première dans le conflit; l'Espagne ne tarda point à l'y suivre et lui prêta main forte. Elle appela la méthode nouvelle: *Axedrez de la Dame,* parce que le rôle de la reine ou dame constituait une innovation capitale n'ayant jamais existé auparavant.

Par exemple, vous allez voir! ce fut une suite de changements qui ressemblent à la métempsycose. Les

Persans nommaient *fertz* ou vizir la première pièce après le roi, sans lui donner beaucoup d'importance. En passant par les contrées de l'Europe, le mot devint *fierce, fiesche, fierge,* ce dernier appartient au vieux langage français qui l'emploie là où nous mettons vierge. Une fois rapproché ainsi du terme femme on l'adopta, puis dame, qui est plus relevé, ensuite reine, la première des dames, d'autant mieux que les Orientaux, cachant leurs femmes et les traitant en esclaves, s'étaient abstenus de les produire sur l'échiquier, tandis que les chevaliers chrétiens plaçaient le sexe aimable sur un pied d'égalité avec eux-mêmes. De cette curieuse corruption d'un mot étranger naquit le poétique dessein de donner une compagne au roi des échecs et de la combler elle-même de prérogatives.

La France relevait les pions ; l'Espagne se voua au parti de la reine. Le personnage du vizir ne passait que d'une case à l'autre et diagonalement, ce qui annulait presque tous ses moyens d'action. Le vaste pouvoir qui est conféré à la reine ne date que de la réforme ou tourmente de la fin du XVe siècle. Depuis lors, le pion tire de sa giberne des épaulettes de général, s'il en est capable, mais le vizir, qui n'avait qu'une forme décorative, étant devenu la reine, celle-ci, comme la Galathée de l'opéra, abuse de tout, est mal tenue en bride et manoeuvre en virago qui n'a pas froid aux yeux. C'est qu'elle procède d'un vizir trop longtemps comprimé dans ses tendances brouillonnes. De nos jours, elle fait le diable à quatre et enjambe l'échiquier lorsqu'il lui prend fantaisie de frapper dans le tas. On lui a donné tous les mouvements des autres pièces, sauf ceux des cavaliers. Elle est, en somme, le premier personnage du jeu.

Il existe, en manuscrits et imprimés, un grand nombre de poèmes français ou latins sur les échecs au moyen-âge. Un auteur allemand inconnu publia, en 1490, *Die Gottinger Handschrift* contenant cinquante problèmes. Si je ne me trompe, *Gottinger* signifie "jeu du souverain", jeu du roi. Il y eut en 1495 un volume en langue espagnole sur le même sujet.

Une célébrité du jeu fut le Portugais Damiano qui vivait en 1512. A Rome, quinze ans plus tard, Marco Vida mettait en vers l'art de jouer aux échecs.[2] C'était alors une science dont se piquait nombre de gens en vue.

Ruy Lopez de Segura acquit, vers 1560, une renommée européenne. Il écrivit *Libro de la invencion liberal y arte del juego del Axedrez,* que je traduis par "Livre des nouveautés dans l'art du jeu des échecs", car je prends *invencion liberal* pour "choses nouvelles". Quant à "Axedrez", s'il vient de "schah" c'est qu'il a passé du persan en arabe, de là en espagnol et se trouve mauresque par la prononciation. Ne riez pas! nos langues sont toutes formées ainsi. A part les Iroquois, qui donc parle une langue mère?

Pas plus tard que 1752, le *Dictionnaire de Trévoux* disait que le terme échecs vient de *scacchia, scheque* ou *xeque* qui est un mot maurique signifiant seigneur, roi, prince. Prononcez scheque ou xeque à la manière des Maures, si vous le pouvez, et vous reconnaîtrez le schah aussitôt. *Schaccia* le montre encore plus clairement. Trévoux ne se trompe pas en faisant venir le mot des Arabes de l'Espagne. Ce dictionnaire ajoute que nous devons dire les échecs sans tenir compte du dernier *c.*

2. *Scacchia ludus*, 1527, traduit en français par Desmasures (1556) et par Levée (1809).

L'ouvrage de Lopez de Segura exerça une grande influence en Europe où la langue espagnole était alors répandue comme le français aujourd'hui. Il ouvrait effectivement des horizons nouveaux, analysait les formules du jeu et raisonnait à la fois au point de vue des anciennes pratiques et des innovations qu'il préconisait. Il terrassa les défenseurs du vieux jeu, rallia sous ses drapeaux les amateurs de l'Europe entière, donna des bases et de l'ordre à l'échiquier moderne et rendit possible l'avènement de Greco, dont j'aurai à parler, tant il est vrai qu'un grand homme ne serait rien en l'absence de ses prédécesseurs.

Déjà, au XIIe siècle, le livre de Jacopo Dacciesole avait donné une impulsion commune aux joueurs des Etats les plus civilisés de l'Europe; la révolution de 1450-80 était venue régulariser l'échiquier et lui fournir un équilibre plus rationnel. On en était, désormais, à s'adresser, d'un pays à l'autre, des ambassadeurs choisis entre les princes du mat pour juger de la situation et des progrès accomplis. Ces experts agissaient en perfectionnant l'oeuvre. Leurs rencontres amenèrent des discussions, des échanges de vues, d'où il résulta une effervescence qui se répandit de ville en ville jusqu'aux extrémités de la Germanie. L'ère nouvelle, c'est-à-dire la complète scission de l'Occident et de l'Orient date du milieu du XVIe siècle.

La Renaissance était en pleine floraison. François 1er, Charles-Quint, Henri VIII règnaient sur sept ou huit grandes nations. Tour à tour victorieux les uns des autres, puis échec et mat au gré de la fortune, ils tenaient la balance des événements politiques ou militaires. Les beaux-arts brillaient d'un vif éclat. La découverte des îles et des continents lointains, y com-

pris l'Amérique, étonnait les imaginations. C'était une glorieuse époque qui allait se terminer par des guerres intestines.

L'Espagne, alors au sommet de son pouvoir, comptait une pléiade de joueurs d'échecs dont les premiers se nommaient Ceron, Santa Maria, Busnardo, Avalos. L'Italie, toute éclatante par ses peintres, ses sculpteurs et ses architectes, comptait Giovanni Leonardo da Custri et Paolo Boi parmi les barons de l'échiquier. La France ne se pouvait vanter d'aucun maître en ce genre, mais elle brûlait du désir d'opérer une nouvelle révolution qui complétât celle de 1450-80. De 1560 à 1575, Leonardo da Custri et Paolo Boi visitèrent l'Espagne et battirent les quatre champions de ce pays.

Ce fut l'époque par excellence où tous les joueurs de l'Europe s'entendirent pour perfectionner l'échiquier. Voilà pourquoi plusieurs écrivains de diverses nations s'avisent à présent de réclamer, chacun pour sa patrie, la gloire des réformes, que dis-je! l'invention même d'un délassement intellectuel que recherchent la magistrature, les artistes, la noblesse et les têtes couronnées.

Vers 1570, don Juan d'Autriche avait une chambre dont le pavage était divisé en soixante-quatre cases sur lequel il jouait avec des pièces vivantes.

Sous Henri III, Elisabeth, Henri IV, le champ de l'échiquier attendait un être de génie susceptible de mettre en lumière les éléments nouveaux placés à sa disposition par suite de trente ou quarante fructueuses campagnes qui avaient eu pour théâtres les capitales d'autant de royaumes.

Enfin, Greco parut. Avec lui se forma un faisceau impérial, les joueurs le reconnurent pour chef. Il ne

s'était donné que la peine de naître et il trouva le monde à ses genoux. L'Italie ne suffisant pas à cet affamé de gloire, il l'avait dévoré comme un chou : feuille à feuille, selon la méthode de César Borgia, et rayonnant au dehors, il domina sur vingt pays qui, tous, lui rendirent hommage. Le XVIIe siècle est rempli de ses actions. Ce fut aussi le siècle de Louis XIV, mais dans un autre genre.

Giacchino Greco dit le Calabrais vécut de 1619 à 1695. Il parait être allé en France vers l'âge de vingt-quatre ans, alors que Mazarin, né presque son voisin dans les Abruzzes, et qui peut-être le protégeait, venait de succéder à Richelieu. Il parcourut toutes les capitales de l'Europe sans y rencontrer d'adversaire de sa force. L'enthousiasme soulevé par ce Napoléon avant la lettre amena partout l'adoption de son code, de sorte que le lumineux passage du météore à travers les salons et les cafés à la mode fut comme celui d'un grand législateur dont les lois subsistent longtemps après qu'il a payé tribut à la nature.

En France, Greco battit les trois plus redoutables joueurs de ce pays : le duc de Nemours, Arnauld surnommé le Carabin, et le chevalier Alexandre de Chaumont qui avait servi d'aide-de-camp à M. de Tracy en Canada, durant les années 1665-66 et dont la figure se trouverait dans le musée La Salle si cette collection était encore visible. [3]

Doué d'un art ingénieux et brillant, Greco étonnait et charmait les amateurs, toutefois, les experts de nos jours lui accordent une doctrine assez restreinte, sur-

3. Voir *Mélanges historiques*, vol, VII, p. 58, 62, 63, et 64; vol, VIII, p. 32, 54, 57, 131 et 133.

tout en comparant avec ce qui s'est vu par la suite. Ses combinaisons n'allaient guère loin tout d'abord; il comptait un peu sur la fortune qui lui présenterait ici et là une occasion de préparer son coup de foudre. Tout chez lui se faisait de belle grâce; il poussait les pièces avec une négligence princière; le hasard, qui était son dieu caché, ne semblait cependant pas se mêler aux calculs de cet homme en apparence infaillible. Arrivé à un certain moment d'une partie, si l'adversaire faisait une faute, il en profitait, ou bien il agençait son jeu sur la situation qui s'offrait à lui, par conséquent, il usait d'expédients. L'Europe ne possédait pas encore La Bourdonnais, ni Anderssen, ni Morphy, ce qui n'empêche point que, sans l'apparition de Greco sur la scène, le remarquable mouvement des échecs au XVIIIe siècle n'eut pas eu lieu; par suite, nous en serions peut-être à attendre un progrès dont nous jouissons actuellement. Le traité de Greco, contenant les règles du jeu et des exemples habilement choisis, a été la loi absolue jusqu'en 1750 et ne fut supplanté que par le livre de Philidor.

L'empire élevé par Greco se démembrait à l'instar de celui d'Alexandre, faute d'une large main capable de le maintenir en son intégrité. On disait que le jeu des échecs avait vu ses beaux jours et que, dans l'avenir, il ne pourrait que déchoir. Greco symbolisait la somme de capacités la plus considérable à laquelle une intelligence puisse prétendre dans l'ordre des échecs, croyait-on. Ceux qui avaient contemplé les splendeurs du règne de Louis XIV et qui assistaient à la banqueroute de la Régence croyaient que le soleil de la monarchie, comme celui de l'échiquier, était disparu de l'horizon à jamais.

Greco fut cinquante ans à l'état de héros légendaire après sa mort. Il n'avait pas eu son rocher de Sainte-Hélène, ni rien du martyr. Le sceptre déposé sur sa tombe semblait devoir y rester éternellement, lorsque les cafés de Paris virent poindre une renommée qui, dès les premiers coups, eut un retentissement tel que l'on ne parla plus de la victoire de Fontenoy remportée quelques semaines auparavant par les Français sur les Anglais, les Autrichiens, les Hollandais et les Hanoviens (11 mai 1745). La France allait reprendre la couronne de Greco et la garder cent ans, par la volonté de Philidor, Deschapelles, La Bourdonnais et Saint-Amant. L'Espagne et l'Italie avaient eu des règnes éclatants. C'était au tour de la France à faire des jaloux.

François-André Danican, surnommé le Grand, était né à Dreux, près Paris, le 7 septembre 1726 et, tout jeune, se fit compositeur de musique [4] sous le nom de Philidor qu'il devait illustrer. Le genre qu'il cultivait, l'opéra comique, était fort en vogue; il y obtint des succès, mais, ayant rencontré au café de la *Régence*, centre du jeu d'échecs depuis trente ans, Kémur de Legal, qui était l'étoile la plus brillante de l'époque, il devint son élève et bientôt le surpassa.

Il n'existait plus personne qui eût connu Greco. Cette grande mémoire suffisait néanmoins pour paralyser l'enthousiasme naissant que les exploits de Philidor faisaient éclater autour de lui. Il conçut l'idée de mettre plus de science que de brio dans son jeu; c'était, du reste, la marque du talent de Kémur de

4. Les Philidor étaient une nombreuse famille de musiciens.

Legal. Il fallut se rendre à l'évidence: sous sa main l'échiquier se perfectionnait.

La guerre entre les couronnes durait toujours, ce qui n'empêcha point les Anglais d'inviter Philidor à traverser le détroit pour rencontrer à Londres un joueur arabe célèbre en Asie et en Afrique, Philip Stamma. La foule des amateurs accourut de tous les points du royaume pour assister à ce duel d'un caractère si étrange, car on se figurait l'antiquité sortant du tombeau pour se mesurer avec le monde du dernier siècle. Il y eut dix parties d'engagées, dont une resta indécise, une autre fut gagnée par l'arabe, et les huit autres par Philidor. Cela eut lieu en 1747. Philidor avait alors vingt-et-un ans. L'année suivante, la paix étant signée à Aix-la-Chapelle, plusieurs grandes villes adressèrent des invitations à Philidor qui n'en refusa aucune, et en 1749 il était proclamé le premier joueur d'échecs de l'Europe.

Il y avait eu en ce moment une recrudescence générale en faveur du jeu par tous les pays. On cite des noms hollandais, allemands, français, italiens surtout qui ont commencé ce que l'on appelle aujourd'hui les écoles de chaque contrée.

Philidor relégua aux limbes une partie de la méthode et des pratiques de Greco par son *Analyse du jeu des Echecs,* publiée à Londres en 1749, qui est restée classique. Ce livre eut de multiples éditions et a été traduit on ne sait en combien de langues; malgré des oeuvres plus récentes, plus avancées mêmes, celles de Philidor reste l'Evangile des joueurs.

Au théâtre, les spectateurs applaudissaient *le Maréchal ferrant, le Sorcier, Tom Jones, Blaise le Savetier, la Belle esclave,* tous opéras de Philidor qui pê-

chent par l'absence d'harmonie et d'originalité, mais allez donc rester indifférent en présence d'une musique composée par le prince des soixante-quatre cases !

Durant un demi-siècle l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre reçurent la visite annuelle du prestigieux manieur de pions. Il n'alla jamais en Italie où il aurait pu trouver son maître, car l'école dite de Modane était justement renommée et, de tout temps, les Italiens ont été des joueurs sérieux. Ercole del Rio, Lolli, Ponziani, Bazio avaient, dit-on, moins de style que Philidor mais ils possédaient plus de principes solides et un jeu plus fin que celui des Français. Ercole del Rio réfuta même avec succès certains points de *l'Analyse du jeu des Echecs* de Philidor.

La guerre de Sept Ans (1756-63) ne dérangea en rien les habitudes nomades du grand Français, mais, à partir de 1784, il n'allait plus qu'à Londres où il était l'hôte du *Chess-Club* de la rue Saint-James. Chaque année, la foule des amateurs accourait des quatre coins de l'Angleterre pour assister aux luttes que soutenait ce champion invincible depuis quarante années et toujours plus fort que dans sa jeunesse. Philidor mourut à Londres le 24 août 1795.

L'un des caractères de cette science dans notre temps est le jeu à l'aveugle. Il y a huit siècles, les Persans et les Arabes jouaient les yeux bandés ou sans voir l'échiquier. Philidor réveilla cette coutume et joua, à Londres, trois parties à la fois, le dos tourné à ses adversaires. On considérait cela comme une merveille. De nos jours, Paulsen, Blackburn, Morphy et Zukertort ont joué simultanément dix, douze, quatorze et seize parties sans y voir.

A travers les bouleversements sociaux que l'Europe subit à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, les écoles surgirent comme des pousses isolées, en Italie, en Espagne, en France, en Autriche, en Prusse, en Hollande, en Angleterre, développant, dans chaque milieu, quelques particularités nationales dont il nous faut tenir compte aujourd'hui pour apprécier le mérite des champions qui se présentent de toutes parts. Il en résulte que maint et maint problêmes ne valent rien en dehors du cercle où ils sont conçus; l'étude d'une pareille situation revient de droit à ceux qui approfondissent les mystères de la partie technique des échecs. Je vais prendre pour pivot l'école française et m'en tenir d'autre part à l'histoire pure et simple du noble jeu. Paris est à présent le méridien d'après lequel on mesure la distance des échiquiers, en dix langues différentes.

Le comte Philippe I van Zuylen van Nyevelt, né en 1743, décédé en 1826, fut un joueur émérite que la gloire de Philidor n'empêchait ni de briller ni de se répandre au loin, et qui se présentait naturellement comme le successeur de ce dernier lorsque le pouvoir convoité passa tout-à-coup aux mains d'un jeune audacieux qui résistait d'un pied ferme aux plus habiles et plus redoutables chevaliers du roi et de la reine. C'était Alexandre-Louis-Honoré Lebreton-Deschapelles, né en 1780, décédé en 1847 dans tout son éclat et sa force.

Sans posséder une théorie parfaite, Deschapelles n'en fut pas moins le champion français des échecs à l'encontre de toute l'Europe, durant une longue série d'années. On a voulu lui opposer l'Allemand I. Allgaier, qui a donné son nom à une variante sur le pion

de gambit, mais le maître français le déborde de tous côtés. Comparez donc Wellington avec Napoléon !

Les séjours prolongés de Philidor en Angleterre avaient stimulé le goût des amateurs de ce pays; les émigrés de la révolution française contribuèrent à activer ce genre d'amusement. Il y a cent ans, l'école anglaise existait, active et nombreuse, ayant à sa tête Sarratt qui, de 1808 à 1821, en garda la direction. Il fut suivi de son pupil W. Lewis, lequel resta plutôt un écrivain analyste qu'un fort joueur. Lewis rencontra Deschapelles en 1821 et le gagna d'une partie, après s'être fait concéder un pion et un mouvement. La carrière littéraire de Lewis va de 1818 à 1848. Il mourut en 1869.

John Cochrane, qui vivait encore en 1890, a croisé ses pions avec Deschapelles et toutes les célébrités de l'échiquier.

Le plus brillant des élèves de Deschapelles fut Louis-Charles Mahé de La Bourdonnais, né en 1797, qui, depuis 1821 jusqu'à sa mort en décembre 1840, sut maintenir la renommée de l'école française. Dans sa mémorable lutte contre Alexander Macdonnell, il gagna par trois contre deux toutes les parties ou séries engagées. Il jouait rapidement. La lenteur n'était pas encore adoptée à cette époque. Ses parties les plus mémorables n'ont jamais duré plus de quatre heures. Il a été enlevé au monde en pleine vaillance et au faîte de ses triomphes. Par le traité qu'il publia en 1843, il dépasse de beaucoup Philidor, ce qui n'a pas cependant relégué ce dernier dans l'oubli. En 1837, il fonda le premier journal d'échecs mis en circulation, *le Palamède,* sans s'occuper de savoir si Homère mentionne les échecs en parlant de Palamède. L'obsession de la

légende créée par de mauvais traducteurs dure encore. Les feuilles de cette classe sont maintenant très répandues; elles vont d'accord avec les nombreux ouvrages dont s'enrichit sans cesse la littérature des échecs.

A la mort de La Bourdonnais le chef de l'école française fut Fournié de Saint-Amant. Celui-ci visita l'Angleterre en 1843 à titre de champion et rencontra Staunton qui, bientôt après, le relança à Paris et lui gagna onze parties sur vingt-et-une, parmi lesquelles il y en eut quatre d'annulées, de sorte que Saint-Amant se retira avec six parties à son avoir.

Mendheim, Allemand, résidait à Berlin de 1810 à 1836 et fut le seul homme de marque de sa nation durant les quarante premières années du siècle.

L'école dite de Berlin, fondée de 1830 à 1840, comptait à cette époque sept bons joueurs: Bledow, 1795-1846; Bilguer, 1815-40; Hanstein, 1810-50; Mayet, 1810-68; Scorn, 1802-50; B. Howitz, 1809-90, et von Hydenbraudt und der Lasa, ambassadeur à Capenhague, le meilleur joueur des ci-dessus.

La Hongrie devint l'une des grandes puissances au jeu des échecs, de 1830 à 1850, sous l'inspiration de Grimm qui mourut en Turquie d'Asie où il s'était refugié après les troubles de 1848. On cite aussi J. Lowenthal qui vécut jusqu'à 1885. Le plus fameux de ce groupe était Szen qui lutta contre les plus forts adeptes de son temps et balança La Bourdonnais.

En Angleterre, Alexander Macdonnell (1798-1835), joueur ingénieux et brillant, se fit remarquer de bonne heure. On lui reproche d'avoir trop donné au hasard, ce qui rendait son jeu moins sûr.

Le capitaine Evans, inventeur du gambit Evans (1828), mourut en 1873 à un âge très avancé.

De 1843 à 1851 Staunton maintint la réputation des Anglais en battant Papert, Howitz et Harwitz, tous trois très distingués, à part nombre d'amateurs en renom, auxquels il concédait des points.

Aussitôt après la mort de La Bourdonnais, la France perdit le sceptre qu'elle tenait depuis 1745. De 1840 à 1850 le prestige passa en Angleterre. Staunton fut l'Anglais le plus célèbre à ce jeu. Il a régné trente ans sur son île et publié d'excellentes choses qui ont influencé les amateurs dans toutes les parties de l'Europe. George Walker rédigea durant une trentaine d'années la colonne des échecs dans *Bell's Life in London.*

Paris, vers 1845, livrait des combats par correspondance contre Pesth, se faisait battre par Edinbourg et sortait victorieux de Berlin où il balança d'abord la fortune qui, finalement, tourna à son avantage.

Le tournoi international de Londres, en 1851, fit une immense conception qui, soudainement, rendit les échecs populaires dans tous les pays civilisés, au Canada comme ailleurs. A ce propos, disons que les Canadiens jouaient aux échecs dès avant 1830. Je ne crois pas, toutefois, que nous connaissions ce jeu avant 1800; les papiers qui ont passé sous mes yeux n'en disent rien.

A. Anderssen se révéla durant cette lutte. Il battit Staunton, terminant ainsi la carrière de ce grand coureur d'aventures. Né à Breslan, en Silésie, le 6 juillet 1818, le nouveau combattant avait déjà terrassé tous les joueurs de l'Allemagne avant 1850, tels que L. Kisseritzki, Szen, Wyville, pour ne citer que les plus

renommés. Il arrivait sur la scène de Londres comme un foudre de guerre, un conquérant irrésistible. La défaite de Staunton le sacra *imperator*. Sans le tournoi de 1851, Anderssen eut été dans la position de Lowenthal, rien de plus. Néanmoins le prestige ne dura pas longtemps. Staunton mourut le 22 juin 1874 à l'âge de soixante-et-quatre ans.

Anderssen était à peine sorti de la campagne de Londres que le *London Club* ouvrit un autre concours où ce champion enleva tous les honneurs. Parmi les contemporains de Staunton, de 1830 à 1850, il y avait Henry Thomas Buckle, auteur de *History of Civilisation,* qui battit Anderssen en 1851, l'année même des triomphes de ce dernier. On citait aussi Barnes et Bird, comme très experts. Parmi les élèves d'Anderssen on cite: D. Harwitz, J. Dufresne, Max Lange, B. Suhle, P. Hirscheld, G. R. Neumann, E. Schallopp, S. Mieses, J. H. Zukertort, et autres.

Anderssen succomba derechef à Manchester, en 1857, lorsqu'il lutta contre Lowenthal et enfin battu à Paris, en 1858, par Paul Morphy !

Le jour de gloire est arrivé ! Le plus grand joueur d'échecs que le monde ait produit part de l'Amérique et s'empare de tous les lauriers qui couronnent le front des vainqueurs de l'ancien monde. Paul Morphy naquit à la Nouvelle-Orléans le 22 juin 1837. A dix ans, il apprenait le jeu sous la direction paternelle. Deux ans plus tard il tenait tête à son oncle Ernest Morphy et à Eugène Rousseau, deux maîtres incontestés en Amérique. Il n'avait pas treize ans lorsque Lowenthal, si renommé, lui présenta les pions et se fit battre: Morphy remporta deux parties, la troisième resta indécise, ce qui est énorme si l'on considère la valeur

de Lowenthal. Les succès du jeune phénomène se multiplièrent et bientôt la presse ne parla plus que de lui. Cette réputation grandissante étonna les clubs européens et les tint en alerte durant cinq ou six ans, avec l'expectative de voir arriver parmi eux celui dont les exploits semblaient enveloppés d'une couleur de sortilège, sinon d'imposture. Est-ce qu'un grand joueur d'échecs pouvait naître en Amérique ? Allons donc !

Il y avait eu un congrès à New-York en 1857. Morphy avait vingt ans. Il défit C.-H. Stanley, L. Paulsen, d'autres amateurs renommés, et remporta le premier prix. Son étoile était en plein horizon. Parcourant l'Europe, l'année suivante, il captiva l'attention de tous les peuples. On le proclama incomparable, maître absolu, unique dans l'histoire des échecs. En Angleterre il abattit Medley, Boden, Owen, Mongredien, Bird et autres; à Londres même, il défait encore Lowenthal par neuf contre trois; au mois de septembre, il est à Paris où il écrase Harwitz par cinq contre deux, et ensuite, comme nous l'avons dit, il terrasse complètement Anderssen. Pour mettre le comble à l'enthousiasme qu'il inspire, on le voit jouer huit parties à la fois et les gagner toutes sans avoir regardé les jeux.

Retourné en Amérique en 1859, il ne joua plus que dans les cercles de famille et, en 1866, cessa tout-à-fait de toucher à l'échiquier. Descendre ainsi de l'Olympe est un fait unique qui surpasse Charles-Quint.

Anderssen reparut à Paris en 1860 et remporta un triomphe sur J. Kolisch. En 1862, au tournoi de Londres, il obtint le premier prix. A ce concours, figura comme sixième prix, Wilhelm Steinitz, né à Prague en 1836, qui, en 1863, battit Blackburn et, en 1866, eut le dessus contre Anderssen. Il remporta le

troisième prix de Paris en 1867 et le premier du *British chess association*, en 1868. Au congrès de Baden en 1870, Anderssen eut le premier prix, Steinitz le deuxième. Anderssen avait été premier au Congrès *North German and Rheinish Tournament*, en 1869. En 1871 il est battu par Zukertort. En 1873, au congrès de Vienne, il arrive troisième seulement. Il était toujours prêt à accepter la bataille et n'a jamais reculé une fois engagé. Steinitz eut le premier prix au grand tournoi de Londres de 1872, et la même année il battit Zukertort par sept contre un. En 1873, il eut le premier prix à Vienne; en 1876, il défit Blackburn, Dubois, Deacon, Bird et W.-N. Potter.

Les dernières cinquante années ont été tellement remplies de maîtres, de tournois, de congrès, de séances mémorables qu'il n'y a plus moyen de les énumérer. Lewis, Walker et Staunton ont soutenu l'honneur de la Grande-Bretagne jusqu'à présent. La France a maintes et maintes célébrités, mais pas un homme exceptionel: Mouret, Alexandre, Laroche, Boncourt. De nos jours, en Russie, l'on vante Pétrof, Joenich; en Allemagne, Bilgner, Heydebrand, de la Lasa.[5]

Un journal publiait, en 1898, l'article suivant:—

"Une gigantesque partie d'échecs vient d'être jouée à Prague, en Bohême, au cours de l'exposition ethnologique Slavo-Bohémienne.[6]

"Les pièces étaient figurées par les groupes en costumes historiques. Ainsi, le roi noir représentait

5. De nos jours le champion du monde aux échecs, est le célèbre joueur cubain Capablanca.

6. Le problème posé était de faire échec et mat au roi noir par le roi blanc.

Mathias Corvin, un ancien monarque de Hongrie. Le blanc figurait le roi Georges de Prodjobrad.

"L'échiquier, placé au centre d'un vaste amphithéâtre, mesurait 350 pieds de côté. Il était divisé en cases noires et blanches.

"Des hommes d'armes à pied figuraient les pions. La fidélité des costumes, religieusement observée, et l'appareil sous lequel se sont présentés les rois et les reines étaient splendides. A citer surtout les chevaliers et les pages à cheval.

"Des chariots de guerre, aux couleurs des deux rois, représentaient les deux tours, tandis que les fous, montés sur des chevaux richement caparaçonnés étaient entourés d'une brillante garde d'archers. Les divers groupes ont défilé dans les allées et les galeries de l'Exposition.

"La partie a commencé à quatre heures et demie du soir. Le signal a été donné par une fanfare de trompettes. Le chant bohémien *Svaty Vaclave* a été entonné comme on le faisait au moyen-âge, au début des tournois.

"Aussitôt les Hongrois (les noirs) se mirent en mouvement, pendant que le roi des Prodjobrad (les blancs) dirigeait ses forces en conséquence.

"Chaque fois que deux groupes se trouvaient en présence, il en résultait une brillante passe d'armes. A la seizième position, les camps furent changés et la disposition prise représentait exactement la contrepartie de la bataille de Wilemo.

"Pendant le tournoi, une musique de circonstance faisait entendre ses accords. Bientôt le roi hongrois (les noirs) se trouva en position critique et même, à la vingt-cinquième passe il se trouvait en détresse.

Malgré ses efforts, il ne put reprendre le dessus, et il s'est trouvé battu au trente-deuxième engagement.

"Aux applaudissements frénétiques de milliers de spectateurs, Mathias Corvin s'est avancé vers le roi blanc, son vainqueur, et lui a remis son épée en signe de soumission. Pendant ce temps le camp des blancs entonnait un chant de victoire.

"Ce brillant et remarquable tournoi a été si goûté des spectateurs qu'il a dû être répété le 22 et le 28 septembre.

"L'idée première en est due à Franz Monka, secrétaire du club d'échecs de Bohême, lequel s'est chargé de toute la mise en scène. La partie était dirigée par le célèbre joueur d'échecs, le docteur Johann Dobmsky."

Cela vous ramène au delà de don Juan d'Autriche ! Il nous semble revoir l'Inde d'il y a deux mille ans et, dans un jeu qui parle à l'imagination d'une manière bien autrement frappante que la pompe endormie des rajahs et des brahmes, on a vu se déployer le génie de la civilisation actuelle par des combinaisons que l'Orient n'a pas connues puisque nous les avons inventées comme il a été dit plus haut.

L'école française subordonne toutes les pièces aux pions. L'école italienne place les pions sous les autres pièces. L'école allemande, appelée école mixte, n'a point de préférence exclusive pour les pièces ou les pions.

Ces diverses écoles se sont dessinées graduellement depuis deux siècles. Les Italiens, moins que les autres peuples, ont pris part à ce qui se passait dans le reste de l'Europe pour l'étude et le développement du jeu en question ; ils ne sont pourtant pas restés en

arrière, car de tout temps on les a redoutés dans les autres pays.

Dès l'origine des échecs, le roi paraît avoir eu le privilège des mouvements consacrés de nos jours, toutefois on prétend qu'il fut une époque où il était susceptible d'être capturé. Le but du jeu a toujours été de faire le roi mat, c'est-à-dire de l'empêcher d'agir. Le premier des deux joueurs qui mate le roi gagne la partie. D'après l'ancien système, les deux vizirs marchaient sur une ligne diagonale et ne pouvaient se rencontrer. Les fous pareillement.

Chez les Hindous, la pièce la plus proche du roi est représentée par un éléphant, *fil;* nos pères changèrent une lettre à ce mot et dirent *fol, fou.* Proverbialement, on remarque aux échecs que les fous sont plus près des rois, pour indiquer que cela est vrai aussi à la cour des princes.[7] Les Anglais nomment cette pièce *bishop* ou évêque, les Allemands *laufer* ou coureur, les espagnols *alferez* ou aide-de-camp, guerrier. La tour est appelée *roc* dans le *Roman de la Rose* (1250). En Orient c'est un chameau, *roc,* qui remplit le rôle. *Roc* se rapprochant de *rocca,* qui signifie tour en italien; nous avons là le mot technique *roquer.* Epée se dit *alfe* en arabe, et *alfin* est un cavalier. Les Allemands disent *springer*: sauteur. En latin, *pedites, peditones, peones,* est pour gens de pieds—les marche-à-terre. Le *Roman de la Rose* (1250) l'emploie de cette manière. Nous en avons fait *pions* et *pionniers;* en italien *pedone;* allemand *bauer;* anglais *man.*

7. Le poète Régnier a un vers ainsi conçu :
Les fous sont, aux échecs, les plus proches des rois.

Le casier renferme soixante-et-quatre carreaux. Chaque joueur a huit figures à sa disposition : un roi, une reine, deux tours, deux cavaliers, deux fous, plus huit pions. En anglais : King, Queen, 2 Knights, 2 Bishops, 2 rooks or castels, 8 pawns or foot-soldiers.

J'ai dit comment est fait l'échiquier chinois. Un mot sur celui du Japon, qui diffère considérablement de tous les autres, y compris le jeu coréen. La planche compte neuf rangées de neuf cases chacune, soit quatre-vingt-une, sur lesquelles quarante pièces de forme triangulaire combinent des mouvements parfois plus compliqués que ceux de nos trente-deux pièces. Le nom du jeu est *Shohoye* littéralement : les rois et les soldats. Il y a les fantassins, le trompette, le chariot léger, le gros chariot, le cheval volant, le lieutenant général, le commandant en chef et le roi. Les pouvoirs du commandant en chef équivalent à ceux de notre reine. Le trompette correspond à notre fou. Le chariot léger est à peu près notre tour. Le cheval volant rappelle notre cavalier.

L'Hindoustan, la Chine, la Corée, le Japon conservent entre eux un air de parenté (je parle des échecs) qui se voit au premier coup d'oeil, bien que les dispositions de la planche, des pièces et des règles du jeu varient notablement de l'un à l'autre. C'est là, du côté est de l'Asie, que semble subsister le type du modèle primitif. L'école qui s'est formée à l'ouest de l'Inde, c'est-à-dire en Perse, vers le IVe ou le Ve siècle, et qui s'est introduite en Espagne, modifia aussi à sa manière cette première forme ; ensuite l'Europe y apporta des changements de plus en plus sensibles, mais, à tout prendre, les échiquiers de ces pays divers sont des échiquiers et non pas des damiers.

Récapitulons les phases par lesquelles a passé l'histoire de nos échecs depuis onze cents ans:

VIIIe siècle.—Le jeu est introduit en Europe par les Arabes d'Espagne.

XIIe siècle.—Jacopo Dacciesole compose un traité sur la matière.

XVe siècle.—Première réforme.

XVIe siècle.—Nouvelle réforme.

XVIIe siècle.—Greco.

XVIIIe siècle.—Philidor.

XIXe siècle.—La Bourdonnais. Les grands tournois. Fondation de journaux. Morphy.

Vous voyez que cette étude remonte plus loin qu'aux croisades. Elle aurait néanmoins un intérêt assez mince pour nous si les échecs européens étaient restés dans l'ancienne formation ou n'avaient que peu changé, comme on l'observe du côté de l'Extrême-Orient. Ils ont suivi en cela le caractère des peuples auxquels nous appartenons, tandis que Hindous, Chinois, Coréens et Japonais restent éternellement sur un type unique dans les habitudes de la vie ordinaire.

En Europe, plus que partout ailleurs, le jeu des échecs constitue un délassement intellectuel, c'est pourquoi il a sans cesse été en se perfectionnant.[8] Il recrée l'esprit, en ce sens qu'il le captive et le fait sortir de ses préoccupations habituelles pour l'absorber dans un amusement, ou plutôt un autre genre d'emploi du cerveau. Lorsque Montaigne écrivait "ce n'est pas assez un jeu: il divertit trop sérieusement", il le comparaît à tort aux exercices qui exigent de la vigueur physique

8. Le jeu des échecs est le seul qui soit joué universellement d'après les mêmes principes; il a été classé par Leibniz comme science.

et peu ou point de tension d'esprit. Il est mieux de dire avec le chancelier d'Aguesseau que l'homme se repose d'un travail de l'intelligence par une autre opération de la pensée.

Généralement on croit que ce jeu s'apprend avec peine et difficulté; c'est une erreur. Les mouvements des pièces nous deviennent familiers après trente ou quarante minutes de leçon. En moins d'une semaine, un homme ordinaire peut arriver à la pratique du jeu et y goûter du plaisir.

Il est préférable d'étudier la bonne manière que de se livrer à une manipulation indifférente, qui ravale l'action au rang des jeux de hasard. Donnez-vous la peine de comprendre comment on doit ouvrir la marche, et les combinaisons qui s'ensuivent deviendront graduellement naturelles et faciles à votre compréhension. Ne vous faites jamais concéder des points par un adversaire plus fort que vous; ne vous inquiétez pas de la science de celui que vous combattez, mais plutôt employez contre lui toutes vos aptitudes et il résultera de cet exercice un redoublement de facultés. C'est alors que vous connaîtrez les ressources dont la nature vous a pourvu, car rien n'égale l'expérience en ces sortes de choses. Le travail triomphe de tout en ceci comme ailleurs.

L'ensemble de l'amusement qui nous occupe a passé par bien des révolutions: nous l'avons vu plus haut. Monarchiste dès le début, aux Indes, il l'est encore à présent, quoique mitigé par une teinte de sentiment démocratique assez avancé, surtout dans les agissements des pions et la conduite du fou. Il est tout à fait XIXe siècle, en dépit d'un passé lointain et même glorieux. Sa marche à travers les âges ne le rend que

plus respectable. A mesure que nous l'avons plié et soumis aux coutumes d'une civilisation qui s'éloignait de l'Orient, il a cherché des disciples parmi les couches secondaires de notre société. Issu des palais royaux, on l'a vu gagnant la noblesse, puis les finances, le commerce, les artistes, les cercles littéraires, la bourgeoisie aux mille formes, le monde vague des gens qui s'amusent ne pouvant faire mieux. Descendra-t-il un jour au peuple ? J'en doute. Les cartes sont plus à l'aise que les échecs dans les rangs inférieurs d'une nation. Le damier aussi est un trompe-l'oeil qui séduit les têtes sans calcul et se substitue facilement aux échecs. Le "jeu royal" restera en faveur. Durant les siècles à venir retentira ce cri de l'ancien temps : le roi est mat, le roi est mort, vive le roi !

Madame la reine, adieu. J'ai passé de bien doux moments en compagnie de Votre Majesté. Nous avons guerroyé à côté l'un de l'autre et couru les hasards de l'attaque et de la défense. Vous avez fait de multiples conquêtes. La gloire vous a souri partout. Une auréole entoure votre nom bien-aimé. J'ai voulu redire ici les grandes choses que nous avons accomplies ensemble. Adieu !

Tour d'ivoire, tour d'argent, salut ! Construite des mains du premier brahme que les divinités de l'Inde inspirèrent dans la création des soixante-quatre cases, tu es restée invariablement la même ; seule parmi tes compagnons d'aventure tu n'as rien gagné aux transformations successives de tout un monde, sauf qu'ayant commencé par être chameau tu es devenue château. Salut !

Et toi, pauvre fou plein de courage et de dévouement, je te quitte, après t'avoir vu sortir de la trompe de l'éléphant blanc.

Noble cavalier, voici l'heure de notre départie. Depuis deux mille ans que vous chevauchez de royaume en royaume, arrêtez-vous un instant, prenez ici le coup de l'étrier avant que de nous dire adieu.

Pions, valeureux athlètes, les premiers en avant, chair à canon, terrible phalange,

Vous êtes les grands forgerons
Des victoires impériales,
Vous ne craignez piques ni balles,
Personne n'a vu vos talons.

Bravo ! si les trois quarts d'entre vous meurent à chaque bataille c'est pour confirmer le vieil adage disant: ce sont toujours les mêmes qui se font tuer.

1900.

NOTE.—Les principales villes du Canada ont fourni tour à tour leurs champions au jeu des échecs. Montréal : John Henderson, R. Short, Professeur Hicks, J. W. Shaw et Jos. Sawyer. Ottawa : J. E. Narraway. Québec : M. J. Murphy. Winnipeg : Magnus Smith. Toronto : N. Yale et J. S. Morrison, ce dernier champion actuel. Jos. Sawyer est jusqu'à présent le seul Canadien-français qui ait eu l'honneur du championnat.

Appendice

A la page 89 de son étude sur le jeu des échecs, M. Sulte dit que les Canadiens jouaient aux échecs avant 1830; il n'a vu aucun document prouvant qu'ils les connaissaient avant 1800.

Nous référons les lecteurs à un article anecdotique de notre excellent ami E.-Z. Massicotte, numéro de mai 1920 du *Bulletin des recherches historiques*, où il est prouvé que ce jeu était connu ici dès 1779. Le document qui en fait foi est une chanson sur les échecs signée *Anonyme* et dont l'auteur était le R. P. Bernard Well, Jésuite belge venu au Canada en 1756 et qui résida à Montréal entre 1777 et 1791, date de sa mort. Cette chanson est intéressante et mérite d'être lue.

Le fameux peintre Louis Dulongpré, venu à Montréal vers 1784, ajoute M. Massicotte, était un fervent adepte du jeu des échecs. Son adversaire favori était le notaire Joseph Papineau, père du tribun, et c'est entre 1787 et 1837 que ces dignes amateurs oubliaient leurs travaux sur l'échiquier.

Mais tout cela ne dit pas que nous jouions aux échecs sous le régime français, bien que la chose ne nous paraisse pas impossible, puisque nous avons hébergé en 1665-66 un des meilleurs joueurs de France, le chevalier Alexandre de Chaumont.

G. M.

Index de Jos. Montferrand

Page

Armstrong, Métis .. 18, 19
Bastien, Moïse, .. 32, 35, 47
Berlinguet, boxeur, .. 22
Bertrand, Esther, .. 52
Blondin, Cadet, .. 56, 57, 58
By, colonel John, .. 31
Choléra de 1832 à Montréal, .. 26
Collins, Bill, boxeur tory, .. 25, 27, 40
Couvret, Marie-Louise, .. 11, 18
Crépeau, Alex. et Etienne, .. 42, 49
Dubois, grand Baptiste, .. 42, 48, 49
Dubois, Sandy, hôtelier, .. 41
Duhaîme, Maxime, .. 42, 55
Duranleau, Michel, .. 13
Elections de 1832 à Montréal, .. 40, 41
Enaud, Geneviève, .. 11
Ethier, Marie-Anne, .. 10, 11
Fournier, Agnès, .. 52
Gilmore, champion boxeur, .. 50
Grenache, Claude, .. 42, 55, 58
Hennessay, Martin, .. 29-31
Jeanveau, M. .. 42, 43
Jones, major, boxeur, .. 23
Lamontagne, J.-B. .. 17, 48, 52, 60
Laviolette, François, .. 18, 44
Letendre, pugiliste canadien de Sorel .. 49, 50
Ling, Jimmy et Tommy .. 41
Marsolais, Toutou, .. 22, 41
McDonald, les sept frères, .. 38, 39
Meunier, David et Pierre, hôteliers, .. 50
Montferrand, François, ancêtre, .. 9, 10, 12
Montferrand, François-Joseph, .. 10, 11
Montferrand, Hélène, .. 12, 60
Montferrand, Joseph, l'athlète, .. 9-60
Montferrand, Joseph, fils, .. 33, 53
Montferrand, Joseph-Louis et ses fils, .. 52, 53
Montferrand, Louis-Prosper, .. 12, 21, 22, 42
Naud, Jack, .. 55
O'Rourke, boxeur, hôtelier, .. 43, 50
Ottawa, les **shiners**, ce terme, .. 27-29, 32, 33, 45, 46
Ottawa, commencements de la ville, .. 29, 31, 32, 45, 46
Perreault, Charles, Edouard et Joseph, .. 17, 25
Picard, Louis, .. 25
Rouillard, Javotte et Joseph-Marie, .. 56, 58
Roy, Joseph, magistrat à Montréal en 1832, .. 41
Sans-Pitié, Julien, .. 42, 46, 47
Voyer, Antoine, surnommé le grand, .. 26, 27, 40, 42, 58

Index du Jeu des Echecs

Page

Allgaier, I., ... 85
Anderssen, A., ... 81, 88-91
Blackburn, ... 84, 90, 91
Buckle, Henry Thomas, ... 89
Capablanca, Jose, ... 91
Chaumont, chevalier Alexandre de, ... 80
Cochrane, John, ... 86
Dacciesole, Jacopo, son traité, ... 74, 78, 96
Deschapelles, Alexandre-Louis-Honoré Lebreton- 82, 85, 96
Dufresne, J., ... 89
Dulongpré, Louis, peintre, ... 100
Echecs, histoire du jeu des, ... 61-99
Echecs, le jeu chinois, ... 68, 69
Echecs, le jeu japonais, ... 95
Echecs, les Canadiens et les, ... 88, 99, 100
Echecs, les prêtres et les, ... 73
Echecs, littérature des, ... 74, 77, 78, 81
Evans, capitaine, ... 88
Greco, Giacchino, ... 78-83, 96
Harwitz, D., ... 88-90
Howitz, B., ... 87, 88
Kémur de Légal, ... 82, 83
Kolisch, J., ... 90
LaBourdonnais, Louis-Charles Mahé de, ... 81, 86-89, 96
Lange, Max, ... 89
Lewis, W., ... 86, 91
Lopez de Segura, Ruy, ... 77, 78
Lowenthal, J., ... 87, 89, 90
Macdonnell, Alexander, ... 86, 87
Morphy, Paul, ... 81, 84, 89, 90, 96
Papineau, Joseph, notaire, ... 100
Paulsen, L., ... 84, 90
Philidor, François-André Danican dit, ... 82-86, 96
Potter, W. N., ... 91
Rousseau, Eugène 89
Saint-Amant, Fournié de, ... 82, 87
Sawyer, Jos. 99
Stanley, C. H., ... 90
Staunton, ... 87-89, 91
Steinitz, Wilhelm, ... 90, 91
Suhle, B., ... 89
Walker, George, ... 88, 91
Well, Bernard, Jésuite, ... 100
Zukertort, J. H., ... 84, 89, 91